

# Kôshoku-Ichidai-Onna

(好色一代女)

## VIE d'une amie de la volupté

Roman de moeurs paru en 1636 (3-ième année de l'ère Jôkyô)

*par*

IBARA SAIKAKU

(井原西鶴)

*traduit et annoté par*

GEORGES BONMARCHAND, Tôkyô

### LIVRE PREMIER

#### PREMIER CHAPITRE.

##### *La Retraite de la Vieille Femme.*

Visite à une femme dont  
on parle à la capitale.

A écouter le récit de son  
passé, sa vie n'a été que débauche.

Mais coquette encore dans ce  
monde périssable,

Elle est restée belle même aujourd'hui.

Un ancien<sup>1</sup> avait déjà dit qu'une belle femme est une hache qui tranche la vie. Les fleurs du coeur<sup>2</sup> tombent et, au soir de la vie, l'arbre (qui les portait, devenu sec) n'est plus que bois à brûler. C'est là l'inévitable. Mais la tempête matinale, survenue avant son temps, c'est le sort des jeunes gens qui se noient dans la volupté, et meurent prématurément. Qu'ils sont donc stupides! Et cependant leur genre est loin de s'épuiser!

Le matin du jour de l'homme<sup>3</sup> (le 7-ième jour du premier mois) d'une certaine année, ayant affaire à SAGA, à l'Ouest de la capitale, je traversais la "rivière du gué des pruniers" (Umezugawa)<sup>4</sup>. C'était le moment où les boutons de leurs fleurs s'ouvraient pareils à des lèvres<sup>5</sup> et semblaient dire: "C'est le printemps maintenant!" J'aperçus alors un beau jeune homme vêtu élégamment à la mode du moment. Son visage était émacié par les atteintes de l'amour et son avenir ne promettait que peu d'espoir. Dans la suite, il semblait devoir bientôt laisser sa succession à ses parents. Aussi disait-il: "Ce serait mon unique voeu, moi qui n'ai jamais manqué de rien, de voir, tel le cours de cette rivière, l'eau des serments d'amour<sup>6</sup> (ma semence) ne jamais s'épuiser!" Son compagnon,

surpris, lui répondit : "Pour moi, je voudrais qu'il existât un pays sans femmes! Je m'y rendrais pour y poursuivre, dans le calme le plus parfait, une existence qui m'est chère et y contempler tous les aspects de ce monde changeant!"

Leurs idées sur la vie et la mort étaient très éloignées. Pendant leur vie, quelque brève ou longue qu'elle dût être, tous deux marchaient vers un rêve non accompli encore et semblaient échanger des paroles comme s'ils avaient l'esprit absent. Les pensées perverses se pressaient en désordre dans leur tête. Le chemin, qu'ils suivaient comme à tâtons, longeait tout droit le bord de la rivière. Foulant sans pitié de jeunes pousses de persil sauvage et de chardons pour se frayer un chemin, ils pénétrèrent dans l'ombre de la montagne du Nord, éloignée du village.

Poussé par une certaine curiosité, je fus pris du désir de suivre leurs traces. C'est ainsi que j'arrivai à un groupe de pins femelles, près d'une haie clairsemée faite de branches mortes de lespedeza. Dans une porte faite de bambous "sasa" tressés, un trou pour le passage des chiens avait été grossièrement percé. A travers on apercevait, tout au fond, une grotte naturelle creusée dans le rocher.

Là, un petit ermitage tranquille penchait son toit d'un seul côté. Sous l'auvent s'attachaient des polypodes, et des feuilles de vigne vierge étaient restées de l'automne passé. Sous le saule à l'Est l'eau pure d'une source librement s'écoulait en murmurant, de sa conduite en bambou. Le maître de la demeure? . . . Je pensais que ce devait être un vénérable vieillard vivant dans la retraite comme un bonze. Mais, contre mon attente, c'était une vieille femme, toute courbée. Sa chevelure était du givre peigné; ses yeux avaient le vague de la clarté de la lune qui se couche. Elle portait un „kosode"<sup>7</sup> ancien de couleur bleu de ciel, orné de blancs chrysanthèmes doubles qui le parsemaient à la manière Kanoko<sup>8</sup>. Sa ceinture, de largeur moyenne et illustrée de losanges aux armes des Ô u c h i<sup>9</sup>, était nouée par devant. Même maintenant, encore cette tenue!<sup>10bis</sup> Malgré tout, elle n'était pas laide. Au-dessus de la corniche qui courait autour de ce qu'on pouvait prendre pour sa chambre à coucher, était suspendu un long tableau, fait d'une planche d'un goût original, sur lequel était écrit: "Ermitage des amis de la volupté".

Un parfum d'encens s'attardait encore. Ce devait être celui du H a t s u n e<sup>10</sup> (premier chant), de célèbre renommée. Tandis que, saisi d'une émotion à faire plonger mon coeur par la fenêtre, je regardais à la dérobée, les deux hommes dont je parlais à l'instant, paraissant bien connaître les lieux, entrèrent sans se faire annoncer.

La vieille femme leur dit en souriant: "Vous avez bien voulu revenir me voir aujourd'hui. Dans le monde, il y a cependant des distractions plus attachantes. Comment pouvez-vous venir voir un arbre mort comme moi? Pour entendre vos propos, j'ai l'oreille dure; pour vous parler, ma bouche est lourde. Il m'était difficile de vivre dans le monde présent. Depuis que je me suis réfugiée ici, sept années ont passé. Je connais le printemps quand s'ouvrent les fleurs de prunier et je sais que c'est l'hiver quand les montagnes vertes sont enfouies sous la neige blanche. Même par hasard, j'ai cessé de voir les gens. Pourquoi avez vous daigné venir me rendre visite?"

L'un des deux répondit: "Celui-ci est tourmenté par l'amour; pour moi

plongé dans la passion, je n'ai pu encore connaître jusqu'à leur limite tous les plaisirs de la volupté. Renseignés par quelqu'un, nous sommes venus jusqu'ici. Aussi veuillez donc nous raconter votre passé, à la manière d'aujourd'hui". Ce disant, il versa une goutte de S a k e<sup>11</sup> dans une splendide coupe d'or qu'il offrit à la vieille femme sans lui permettre de refuser. Bientôt troublée par l'ivresse, elle fit vibrer les cordes dont elle jouait habituellement et chanta pendant quelques instants des vers d'amour. Entraînée par son sujet, elle se mit à raconter comme en rêve, les aventures passionnelles de toute sa vie et les vicissitudes de toutes sortes qu'elle avait traversées.

"Je ne suis pas, dit-elle, d'une naissance vulgaire. Si ma mère, certes, était sans lignée, mon père descendait de gens dont la condition leur permettait d'être liés avec les nobles de cour à l'époque de l'Empereur abdicqué Gohanazono<sup>12</sup>. Mais, selon la loi du monde changeant, sa famille était déchue depuis et il menait, en lui survivant, une existence inutile. Douée de naissance, par la nature, d'un visage beau et gracieux, je servis une dame d'honneur dont la condition élevée était sans égale au Palais. Cette existence de luxe ne me déplaisait pas et, avec les années, mes services finis, ma situation n'eût certainement pas été mauvaise. Mais dès le commencement de l'été de ma onzième année, mon coeur fut troublé sans savoir pourquoi par l'amour. La coiffure que je me laissais faire jusqu'alors me déplut et je nouai ma chevelure dans la forme du N a g e - s h i m a d a<sup>13</sup> sans coques sur les tempes. Je choisis aussi pour lier mes cheveux les motoyui<sup>14</sup> (cordons en papier) alors à la mode. Tout cela venait d'une curiosité nouvellement née en moi.

Ceci se place après l'époque où, du matin au soir, je m'appliquais toute à créer des dessins de modèles malgré la mode, régnant alors, du modèle teint suivant le goût du Palais (modèle G o s h o - Z o m e)<sup>15</sup>. Et d'ailleurs le genre de vie des K u g e<sup>16</sup> (nobles de cour), les sujets des poèmes composés chez eux, les jeux de la balle au pied (mari)<sup>152</sup> étaient tout autant de circonstances m'inclinant à la volupté. A ne voir que des gens entièrement occupés aux choses de l'oreiller, je me sentais entraînée à la frivolité; leurs propos éveillaient mes sens. Et naturellement je me sentais portée à rechercher l'amour. C'est à ce moment que, de toutes parts, me parvinrent des billets doux, tous empreints d'une passion profonde qui me pénétrait de mélancolique sympathie. Bientôt je ne sus plus où les cacher. Je les confiai à un garde du palais<sup>17</sup>, sobre en paroles, qui en fit une vaine fumée; mais les serments, prêtés devant dieux, dont ils étaient remplis, sans s'éteindre, allèrent se répandre dans le temple de Yoshida<sup>18</sup>.

Rien de plus étrange que l'amour. Alors que ceux qui étaient épris de moi étaient tous élégants et qu'il n'y en avait aucun qui ne fût beau garçon, je n'éprouvais rien de particulier pour eux.

Un jeune blanc bec de samurai, de basse condition, appartenant à la maison d'un certain noble personnage et qui aurait dû plutôt me déplaire, avait, dès sa première lettre, usé d'un style où il déclarait que, volontiers, il perdrait pour moi la vie. Souvent il m'écrivait. Et bientôt, un beau jour, je commençai à l'aimer à en souffrir. Je trouvais un attrait plus mystérieux encore à ne pouvoir le

rencontrer. Je me donnai à lui et, bien que ma frivole réputation défrayât la rumeur publique, je ne pouvais rompre. Un matin, de très bonne heure, je fus surprise avec lui. On me chassa à un endroit près du pont de Uji<sup>19</sup> où je subis le châtement de ma faute. Mais, ô malheur! l'homme perdit la vie à cause de cette affaire. Les quatre ou cinq jours qui suivirent, je ne me possédai plus, soit à l'état de veille, soit la nuit où, près de mon oreiller d'insomnie, apparaissait sa forme muette. Elle me remplissait d'un tel effroi que je pensai abandonner cette vie. Mais, les jours passant, j'oubliai tout à fait cet homme. Quand j'y songe, il n'y a personne qui soit aussi frivole et de coeur changeant que les femmes! Comme à l'époque je n'avais moi-même que treize ans, les gens considérèrent l'incident avec indulgence. Ils se dirent que la chose n'était guère possible. Ce fut le côté plaisant de l'affaire.

Autrefois, quand les filles allaient se marier, c'est avec chagrin qu'elles quittaient le pays de leurs parents. Elles trempaient de larmes leurs manches. Mais les filles d'à présent sont devenues plus intelligentes. Irritées des lenteurs de l'intervention des intermédiaires, elles hâtent leurs préparatifs; impatientes d'attendre l'arrivée du palanquin, elles y montent, la croupe légère et leur joie apparaît clairement au bout de leur nez. Il y a encore quarante ans, les filles jusqu'à l'âge de dix huit neuf ans jouaient, près de leur porte, à monter sur des échasses. Les garçons, selon la règle, faisaient le *G e m b u k u*<sup>20</sup> (la cérémonie d'accession à la virilité) à vingt-cinq ans. Mais le monde a changé bien vite! Moi-même, alors que je n'étais encore que bouton de fleur pour l'amour, dès ce temps j'ai connu le plaisir des sens, comme la fleur de *Y a m a b u k i*<sup>21</sup> (rose jaune) connaît déjà la couleur avant de s'épanouir: je me souillai au "gué des Yamabuki" (*Yamabuki no se*). Je m'y débauchai à coeur joie, sans possibilité de rester pure et vouée à une vie vagabonde.

## DEUXIÈME CHAPITRE.

### *Les divertissements de la danse et de la musique.*

La fille, particulièrement gentille, aperçue au milieu des rideaux tendus à l'époque des premiers cerisiers à Kiyomizu<sup>66</sup>. Quelles sont ses origines? Ses parents — Celle-là?

Vous ne la connaissez pas? Mais, maintenant même, vous pouvez l'avoir comme vous voulez, cette fille du quartier de Gion!<sup>22</sup>

Les gens à l'oreille exercée disent qu'en toutes choses la ville haute et la ville basse diffèrent à la capitale. Par exemple, lorsque sur les vêtements ornés de grands dessins, à la manière des peignoirs de bain<sup>22bis</sup>, les fleurs disparaissaient comme elles se fanent dans le poème de Ono no Komachi<sup>23</sup>, on pouvait voir à cette époque la danse de Komachi<sup>24</sup>. Les enfants du lieu, aux cheveux enroulés sur les tempes<sup>25</sup>, portaient un vêtement à manches flottantes<sup>26</sup> et dansaient au

rythme du tambour *Taiko*<sup>27</sup>. Mais, alors que, jusqu'à la quatrième avenue transversale (*Shijô*)<sup>28</sup>, la danse était calme et aisée et vraiment dans le goût de la capitale, plus bas, à partir de ce point, à la limite du quartier, le rythme des voix était plus rapide, les pieds retombaient avec bruit. Et l'on pouvait se demander comment un tel changement était possible. Ceux qui ont le sens de bien battre en mesure et qui se distinguent par leur talent sont parmi tous les plus renommés. Pendant l'ère de *Manji* (1658–1660), un aveugle du rang de *Zatô*<sup>29</sup>, nommé *Shuraku* (*Plaisir du Vin*), vint à *Edo*<sup>30</sup> des environs de *Abekawa* dans la province de *Suruga*. Pour le divertissement des gens des maisons des *Daimyo*, il s'arrangeait pour jouer, à lui tout seul, huit instruments de musique, à l'intérieur d'une moustiquaire en papier. Dans la suite, il monta à la capitale où il propagea son art. Il inventa, en particulier, des airs pour des danses raffinées et les enseigna au public. Des jeunes filles se rassemblèrent à son école pour les apprendre et en faire leur profession. Il ne faut pas confondre celles-ci avec les actrices du théâtre populaire (*onna-kabuki*)<sup>31</sup>. Les jolies filles qu'il avait formées à son art, étaient envoyées chez les personnes de qualité pour le plaisir d'une nuit. Leur costume était à peu près ainsi fixé : vêtement de dessous teint en rouge ; par dessus, un *Kosode* blanc parsemé de feuilles d'or et bordé d'un col en satin noir ; ceinture, en corde tressée à gauche, de trois couleurs, nouée par derrière ; un sabre de bois orné d'or y était passé ; une boîte à médicaments (*inro*) et une bourse y pendaient. Pour la coiffure, certaines avaient le sommet de la tête rasé au milieu. Le chignon rejeté en arrière, elles avaient la tenue de jeunes garçons. On leur faisait chanter des chansonnettes (*kouta*) ; on les faisait danser. Elles tenaient compagnie pour boire le *Sake* et ensuite elles faisaient le service d'apporter la soupe.

Quand des *samurai* des provinces ou des gens âgés étaient conviés à *Higashiyama*<sup>32</sup>, le spectacle de cinq ou sept (jeunes danseuses) mêlées aux invités était un amusement sans pareil. La vue paraissait cependant un peu tiède dans un salon qui réunissait des hommes dans la fougue de l'âge. Pour l'une d'elles, le prix avait été fixé à un coin (un *Kaku*)<sup>33</sup> d'or, ce qui rendait la distraction simple et peu coûteuse. A les voir, toutes n'étaient que de jolies fillettes de onze ou douze ans, treize ans au plus. Mais, parfaitement habituées à leur profession, elles étaient accoutumées aux gens de la capitale et se montraient plus expertes encore dans l'art de s'empresser auprès des clients que les *Kamuro*<sup>34</sup> des quartiers de courtisanes de *Naniwa*<sup>34bis</sup>. Devenues femmes petit à petit, à quatorze ou quinze ans, elles ne laissaient pas partir simplement les convives. Mais elles ne cherchaient nullement à les forcer. Elles faisaient la coquette pour sembler s'en remettre à leur désirs. Et quand l'un d'eux commençait à s'enflammer, la fille écartait habilement ses mains entreprenantes pour se l'attacher davantage. Puis elle lui faisait comprendre que "s'il avait des intentions il devait, en secret et tout seul, donner une gratification au patron. Elle remettrait alors, pour un instant, l'agréable dénouement et faisant semblant de s'être enivrée au point d'en perdre la tête, elle se coucherait. A ce moment il lui faudrait faire un petit cadeau aux jeunes musiciens de l'orchestre et pendant que ceux-ci feraient

en remerciement grand tapage, la chose se ferait". Tout ce langage rendait le client profondément amoureux. Par leur jeu accompli, elles soutiraient des sommes considérables aux gens des provinces éloignées. Les novices ne connaissaient pas tous ces manèges. Mais en réalité toutes se donnaient et même une danseuse connue n'était cotée qu'une pièce d'argent<sup>35</sup>.

Quant j'étais toute jeune encore, je venais souvent de Uji à la capitale où m'attirait mon goût pour le genre de ces jeunes danseuses mais non pour vivre parmi elles. J'y étudiai les arts à la mode et j'arrivai à danser avec beaucoup de talent. Tous les gens ne cessaient de me complimenter et plus je recevais leurs louanges plus mon amusement grandissait. A la fin on me défendit de continuer, mais je n'écoutai pas cette réprimande et je devins professionnelle dans cet art. Je me montrais parfois dans des salons de banquets, mais ma mère m'accompagnant, il n'y avait dans mes manières aucune trace de dérèglement, à la différence des autres filles. Et comme les clients ne pouvaient réussir à m'avoir, ils n'en souffraient que plus encore. Il y en eut même qui moururent consumés par la passion.

Une dame du pays de l'Ouest (Saikoku)<sup>36</sup> avait loué, dans le quartier de Kawara-machi<sup>37</sup>, une chambre pour s'y soigner. De l'époque où l'on prend le frais à celle où les montagnes du Nord se couvrent de neige, son état n'étant pas tel qu'il nécessitât des médicaments, chaque jour, elle sortait en chaise pour se promener. C'est ainsi que m'ayant aperçue, pour la première fois, près de la rivière Takasegawa<sup>38</sup> elle se sentit aussitôt pour moi une si vive amitié qu'elle me pria, par un intermédiaire, de venir chez elle. Du matin au soir, elle et son mari me cajolaient. Jugeant que mes manières n'étaient pas vulgaires et que je pouvais ainsi convenir comme épouse à leur fils unique resté au pays, ils m'adoptèrent et un avenir heureux fut décidé pour moi. A considérer l'aspect de cette dame, on n'en aurait pu voir de plus laide à la capitale et même à la campagne. Mais la beauté de son mari était telle que, même au Palais Impérial d'aujourd'hui, personne ne pourrait l'égaliser. Ils me firent coucher entre eux, pensant que (vu mon âge) mon attention ne devait pas encore être éveillée. Dès qu'ils prenaient leurs ébats, j'éprouvais un drôle de sentiment. Et je supportais l'épreuve, grinçant des dents, en pensant que, moi aussi, je connaissais fort bien la chose depuis trois ans. Une nuit, m'étant éveillée, toute solitaire, je sentis l'un des pieds du Monsieur qui me touchait. J'oubliai tout alors: je m'assurai, en tendant l'oreille, que Madame ronflait bien; je pénétrai ensuite sous la couverture de Monsieur que je provoquai. Plongés dans notre amour, nous ne pouvions cesser. On s'aperçut bientôt de notre intrigue. — "Vraiment, s'il est un endroit auquel on ne peut se fier c'est bien la capitale. Alors que, dans notre pays, les filles de cet âge jouent encore aux échasses devant la porte. . . !" Avec ces paroles, accompagnées de grands rires, je reçus mon congé. Chassée de nouveau, je retournai chez mes parents.

## TROISIÈME CHAPITRE

*Charmante concubine d'un seigneur de Province.*

Il ne s'agissait pas d'une concubine pour trente jours seulement.

On pouvait, confiant dans l'avenir, y envoyer comme telle même, la fille d'un homme de bien.

Sans doute l'union ne devait pas être éphémère.

Mais elle le fut, elle le fut bien, au gré de ceux qui le voulurent.

De service à ce Edo, "centre d'un empire si paisible que la brise soufflant dans les pins n'en fait pas même bruire les branches<sup>39</sup>", — un daimyô âgé venait de perdre son épouse. Sa maison, déplorant qu'il n'eût pas de jeune héritier, les dames de service, par leur ingéniosité, trouvèrent quarante et quelques jolies filles de bonne naissance, qu'elles installèrent tout près de la chambre à coucher du maître avec mission de choisir l'instant où il serait de bonne humeur pour s'en faire aimer. Toutes étaient comme les fleurs d'un cerisier qui fleurirait pour la première fois et qui n'attendraient, pour s'épanouir dans tout leur éclat que d'être mouillées par une seule pluie. Aucune, à les contempler, n'aurait lassé le regard. Mais toutes se lamentaient de ce qu'aucune d'elles ne plût au Seigneur. C'est qu'en effet les femmes de basse condition élevées dans l'Est sont généralement d'une nature grossière : elles ont les pieds plats, la nuque toujours épaisse, la chair dure. Sans présence d'esprit, insensibles aux sentiments délicats, elles ne connaissent pas le désir et rien ne les effraie. Si leur cœur a un fonds de sincérité, elles sont incapables de donner des satisfactions en amour. Il est vrai qu'en fait de femmes, quel pays pourrait-on citer comme étant au-dessus de la capitale ? En premier lieu, leur allure a une incomparable grâce. Elle n'a rien d'étudié et l'on dit qu'elle est de tradition dans la ville impériale.

L'exemple suivant montre la force de cette tradition. Au pays d'Izumo où, comme le dit le chant ancien, "s'élèvent les nuages amoncelés"<sup>40</sup> (autour de la demeure de la bien-aimée), même les doux propos des garçons et des filles manquent beaucoup de lustre. Mais les gens de Oki, île encore plus éloignée, tout en ayant une rustique apparence, ne diffèrent, pour le langage, en rien des gens de la capitale. Les femmes y sont raffinées au point de s'y adonner aux arts de la harpe, des échecs, des parfums et des poèmes. C'est qu'en effet, le Prince du sang Ninomiya<sup>41</sup> y fut autrefois exilé. Pour beaucoup de choses, les coutumes de cette époque y ont été conservées. Ce qui explique que, de même, par tradition, de bonnes choses ont dû rester à la capitale.

Dans cette maison, servait depuis longtemps, un vieillard de plus de soixante-dix ans qui était chargé de la surveillance des choses privées. Il ne pouvait voir sans lunettes. Brèche-dent, il avait oublié le goût savoureux de la pieuvre et faisait râper menu les condiments. Sans trouver aucun plaisir aux choses de ce monde, il passait toutes ses journées, et les choses de l'amour n'avaient sans doute plus

pour lui le moindre attrait. Il portait bien un pagne, mais il était tout comme une femme. Il ne poussait jamais plus loin la frivolité qu'à tenir des propos licencieux. Comme il était militaire en service, il ne quittait pas son *Hakama*<sup>12</sup> et son *Kataginu*<sup>42</sup>, son grand sabre et son petit sabre<sup>43</sup>. Sans avoir de fonction bien déterminée comme il arrive aux gens affaiblis et incapables, il avait la garde de la clef du coffre à argent. Si ce fut lui qui fut désigné pour aller à la capitale y chercher une fille de l'endroit, c'est bien parce que, tel "un bouddha de pierre devant un chat", comme dit le proverbe, on pouvait le mettre sans aucune inquiétude à côté d'une jeune femme, "un article" de ce dernier genre ne pouvant guère se confier même à un *Shaka*<sup>44</sup> qui serait encore jeune.

Le vieillard se rendit ainsi chez un marchand d'étoffes dont le magasin, à l'enseigne "Sasaya" (Petit Bamboo), était situé dans le quartier de *Muromachi*<sup>45</sup> à *Kyôto*, la capitale tranquille comme la "lumière calme"<sup>46</sup> du monde bouddhique de la Terre Pure.

Il déclara aux jeunes commis qu'il ne pouvait dire quelle affaire l'amenait et leur dit seulement qu'il désirait instamment avoir un entretien confidentiel avec le patron retiré des affaires et avec sa femme. Ceux-ci, mal à l'aise, se demandaient quelle affaire ce pouvait être. Alors le vieillard, d'une mine sérieuse à l'extrême, leur dit qu'il était venu pour choisir une concubine au seigneur. Il lui répondirent que semblable affaire se présentait fréquemment chez tous les *Daimyo* et lui demandèrent quel genre était désiré. Alors le vieux sortit une peinture de femme d'une boîte à *Kakemono*, en bois de paulownia au fil bien droit, et dit qu'il désirait engager au service du maître une femme qui répondrait à peu près au type de la peinture. Celle-ci, représentait une fille âgée de quinze à dix-huit ans, au visage à la mode, c'est-à-dire un peu rond, d'un teint de fleur de cerisier pâle et dont les attributs étaient sans faute. On n'aimerait pas des yeux trop petits; les sourcils devraient être épais, mais pas trop rapprochés du nez qui serait grand, à proportion du visage; la bouche serait petite avec des rangées de dents blanches régulières et pas trop pressées; les oreilles seraient un peu longues avec un bord mince: détachées suffisamment de la tête, elles laisseraient voir leurs attaches; le front devrait s'arrêter à la naissance naturelle des cheveux, sans que rien vienne y contribuer; sur la nuque, nettement dégagée, aucun cheveu ne devrait s'attarder, débordant de la coiffure de derrière la tête; les doigts seraient longs et déliés avec des ongles minces; les pieds longs, au plus, de 8 *mon*<sup>46bis</sup> 3 *bu*, devraient avoir le gros orteil relevé et laissant apercevoir le dessous; le buste devrait être plus long que la moyenne; les reins seraient bien ramassés et pas trop en chair, mais les fesses bien dodues. Elle devrait avoir bonne allure et bien porter les vêtements; sa forme aurait de la distinction; son caractère serait la douceur et la modestie; elle devrait exceller dans tous les arts qui conviennent aux femmes et, en toutes choses, ne pas se montrer ignorante. Son corps ne devrait porter aucun grain de beauté.

La capitale est vaste, les femmes y sont innombrables. Mais, parmi elles, doivent être rares celles qui pour plaire auraient à réunir de telles conditions.

Comme il s'agissait, cependant, du désir d'un "gouverneur de province"<sup>47</sup>,



qui, pour le gratifier, était prêt à donner mille pièces d'or en échange, — les vieux époux promirent de faire des recherches et de trouver un tel objet, pourvu que dans le monde, il en existât un. Ils s'adressèrent, en secret, à un tenancier de bureau de placement, expert dans le genre, un certain Hanaya Kakuemon du quartier de Takeya-chô<sup>48</sup> (le quartier des marchands de bambous). Voici quels sont les usages observés par ceux qui ont pour profession de placer les domestiques: ils touchent dix pour cent des arrhes, soit dix ryô<sup>49</sup> pour cent ryô, et, sur les dix ryô, la vieille qui sert d'entremetteuse reçoit, en argent, dix momme. Pendant la période où elles sont mises à l'essai, en attendant d'être engagées, les servantes dépourvues de vêtements convenables peuvent en louer: on leur prêtera, pour une somme de vingt momme par jour, un K o s o d e blanc ou bien un vêtement de dessous en satin noir avec dessins et, un vêtement de dessus "entièrement tacheté de pois blancs" (sô-kanoko), une ceinture de grande largeur en brocard "tissé à la chinoise" (Kara-ori) et un pagne en crêpon de soie écarlate, un manteau, à la mode des dames du Palais (Gosho-kazuki)<sup>50</sup> à jeter sur tout cet habillement et même la chaise à porteurs avec ses coussins. Quand les filles ont terminé leur temps de service, le placeur reçoit une pièce d'argent<sup>51</sup>. Quand la fille est de basse condition, on la confie aux soins d'un marchand, propriétaire d'une petite boutique, pour qu'il lui tienne lieu de père. Ce père supposé, appelé T o r i - O y a , envoie la fille en condition en la présentant comme son enfant. Il a l'avantage de recevoir les gages de la maison du maître et il peut même avoir la chance de se voir servir par elle une pension en riz si dans la suite la fille met au monde un "jeune seigneur".

Mais quand les servantes désirent un meilleur habillement pour leur présentation, les conditions sont plus onéreuses. Un K o s o d e se loue vingt momme; une chaise à deux porteurs, trois momme cinq fun<sup>52</sup>, ce prix étant le même dans la ville pour toute distance. Une petite suivante se paie six fun, une adulte huit fun, leur nourriture, pour deux repas, étant à la charge du placeur. La présentation a beau se faire, si elle n'aboutit pas, c'est une perte de vingt-quatre momme neuf fun: triste profession vraiment!

Parfois, comme distraction pendant les instants qu'ils ne passaient pas au quartier de courtisanes à Shimabara<sup>53</sup> ou au quartier des acteurs à Shijô-gawara<sup>74</sup>, des marchands de Ôsaka ou de Sakai<sup>55</sup> travestissaient en gens de Saikoku les taiko-mochi<sup>56</sup> (bouffons) compagnons de leurs plaisirs et réunissaient, pour s'amuser (à les leur présenter), toutes les filles venues se montrer à la capitale. Ils retenaient celles qui avaient arrêté leurs regards et tout doucement ils priaient le patron de faire en sorte de satisfaire, pour une seule fois, leur attachement. Certaines qui ne s'attendaient pas à cela voulaient partir en disant leur regret. Mais on les persuadait de rester par toutes sortes de bonnes raisons et enfin, entraînées par leur cupidité, elles se laissaient bassement aller à être, pour un moment, une compagne d'oreiller. Pour tous frais elles recevaient deux bu d'or<sup>57</sup>, somme pour laquelle elles se voyaient forcées de se vendre à tout venant. Mais les filles de gens qui n'étaient pas dans la misère n'en étaient pas réduites à cela.

Le bureau de placement avait déjà choisi et montré plus de cent soixante dix jolies filles au vieillard qui n'en avait trouvé aucune à son gré. Il en était consterné, lorsqu'il entendit parler de moi. Il m'envoya chercher à Uji, où je me cachais, par des gens du village de Kohata<sup>58</sup>. Le placeur m'amena sans me faire faire aucune toilette spéciale et me présenta aussitôt. Le vieux trouva que je l'emportais sur la peinture qu'il avait apportée de Edo. Il fit cesser toute autre recherche. Les choses furent réglées selon mon désir. Ce genre de concubines s'appelait "kunjôrô"<sup>59</sup> (la précieuse dame de province).

De bien loin, je fus ainsi conduite dans la province de Musashi. Je logeai à Asakusa<sup>60</sup> au Shimo-yashiki<sup>61</sup> (hôtel détaché) du seigneur. Jour et nuit je m'amusais. Je vivais dans le spectacle de fleurs qui faisaient penser à celles d'un Yoshino<sup>62</sup> chinois. J'appelais quelquefois la troupe du théâtre de Sakai-machi<sup>63</sup> et je passais la nuit à rire. Mon luxe était tel qu'il comblait tous les désirs qu'on peut avoir au monde. Et cependant... Comme les femmes sont frivoles et misérables! Je ne pouvais oublier certaine chose...

La règle chez les militaires est très stricte. Les femmes du service privé ont rarement l'occasion de voir des hommes; elles ont encore moins celle de connaître l'odeur du pagne masculin. Aussi quand elles regardaient les scènes d'oreiller, d'aspect si agréable, qu'a peintes Hishikawa<sup>63bis</sup>, elles éprouvaient, malgré elles, des sentiments frivoles et lascifs qui entraînaient leurs talons et les doigts de leurs mains haut levées. Mais il leur était même pénible de s'amuser seules car elles souhaitaient de l'amour vrai.

Généralement les D a i m y o étant très occupés par leurs devoirs officiels, éprouvent un jour ou l'autre de la compassion pour les jeunes garçons aux cheveux de devant (maegami) qui servent matin et soir à leurs côtés; pour les femmes, aussi, ils ont une particulière et profonde sympathie. Si bien que leur épouse principale sort de leurs préoccupations. Quand j'y réfléchis, ceci provient, peut être, de ce que l'épouse n'a point cette jalousie que ressentent les femmes de condition vulgaire. Haute ou basse, quelle que soit leur classe et la diversité de leur condition, rien n'est cependant plus terrible au monde que les femmes faisant des reproches par amour.

Toute fragile que fût ma condition, le seigneur me montrait un amour profond. Avec joie, j'échangeais mon oreiller avec le sien. Mais ce fut bien en vain. Quoiqu'il fût encore jeune, il lui fallait recourir aux "pilules de terre jaune" (Jiôgwan)<sup>64</sup>. Il n'arrivait jamais à ses fins! Rien de plus malheureux. Impossible aussi d'en parler à personne! Et tandis que du matin au soir, je m'en affligeais, le maître, de jour en jour maigrissait. Comme il enlaidissait, on dit que c'était à cause de la passion qu'avait pour lui la fille de la capitale et j'encourus des soupçons auxquels je ne m'attendais pas. Sur leur seule responsabilité, les K a r ô<sup>65</sup> (vassaux du seigneur) qui ignoraient les choses de l'amour, me donnèrent subitement congé. De nouveau, je fus renvoyée chez mes parents. A considérer les choses de ce monde, rien n'est certes plus triste pour une femme qu'un homme peu puissant de nature!

QUATRIÈME CHAPITRE

*Impudiques beautés.*

Femmes choisies parmi les plus belles  
de la capitale.

Les manières des Tayû<sup>79</sup> à Shimabara.

Je me montre difficile dans mon choix (des clients).

Pour dire ma pensée toute nue, j'éprouve  
des ennuis inattendus.

A la porte Ouest du Temple de Kiyomizu<sup>66</sup>, quelqu'un chantait en s'accompagnant sur un Shamisen. J'entendis ces paroles: "Pénible est ce monde changeant; à plaindre est ma personne; ma vie, que je ne pourrais regretter, en rosée se changera". La voix était douce. C'était une mendicante "tireuse de manche". Elle aurait porté aussi bien un vêtement ouaté en été qu'un vêtement non doublé, comme ce jour là, quoiqu'elle sût que c'était l'hiver. Des quatre directions, une bise âpre soufflait, tombant des montagnes.

Je m'informai de ce qu'elle avait été autrefois et j'appris qu'on l'avait connue sous le nom de "la seconde Katsuragi"<sup>67</sup>, au quartier des filles de joie quand il se trouvait à Rokujô<sup>68</sup>. Voilà quelle était la fin d'une célèbre courtisane!

Cet automne-là, quand j'étais allée voir les feuilles rouges des cerisiers, je l'avais montrée du doigt et j'avais ri d'elle en compagnie d'un grand nombre de femmes. Mais la destinée humaine est inconnaissable!

Moi-même, je subis les tristes difficultés de mes parents. A la prière de quelqu'un, et sans y prendre garde, mon père s'était laissé porter garant dans une affaire commerciale. Le responsable ayant disparu sans laisser de traces, je fus, en dédommagement de la somme due, et sans qu'on pût faire autrement, vendue pour cinquante ryô à la maison "Kambayashi" du quartier de Shimabara. C'est ainsi que d'une manière bien inattendue, je pris l'aspect d'une femme du métier. J'avais déjà seize ans, mais le patron prétendait que j'étais sans égale, même à la capitale où l'on voit autant de beautés qu'en recèle le palais de la lune, si belle au seizième jour du mois<sup>69</sup>! Il se félicitait en pensant à mon avenir.

Les manières de celles tombées dans le "courant du fleuve"<sup>70</sup> de la prostitution, s'enseignent par l'usage, depuis l'âge de Kamuro, sans qu'il soit besoin de spécialement les en instruire. Elles apprennent tout naturellement les subtilités de leur art.

Mais moi, (sans passer par le stage de Kamuro), je pris aussitôt, sous le nom de "tsukidashi" (fille poussée en avant), les manières d'une courtisane. Ces manières diffèrent, en toutes choses, de celles que goûtent les marchands de la ville: les sourcils, rasés, sont remplacés par une couche épaisse de noir; la chevelure est un "ôshimada" (grand shimada) dont la tresse postiche ne repose pas sur une "petite traverse de bois" (komakura) et qui est liée, d'une manière non apparente, par un "cordon de papier" (motoyui) plat et finement replié. Les cheveux égarés sur la nuque n'étant absolument pas tolérés, sont épilés pour

égaliser ceux qui restent. Le vêtement, à la mode de l'époque, a des manches de deux pieds cinq pouces. Comme il n'est pas ouaté sur les reins, sa bordure inférieure s'élargit: on aime en effet que les fesses paraissent larges et plates. La ceinture, de grande largeur (ôhaba-obi), mais sans garniture intérieure, est nouée négligemment en laissant retomber le noeud. Le cordon de dessous, (shita-shimo) de largeur triple, est noué plus haut que chez le commun des femmes. Trois vêtements sont portés l'un sur l'autre. Quand, pieds nus, elles vont en procession, les courtisanes ont le "pas flottant" (uki-ashi); elles entrent à l'hôtel d'un "pas sautant" (tobi-ashi), au salon, d'un "pas dérobé" (nuki-ashi); elles montent l'escalier d'un "pas accéléré" (hayame-ashi). En tout cas, elles doivent chausser les "zôri" (sandales de paille) sans les regarder. Elles ne s'effacent pas devant ceux qui viennent vers elles. Elles lancent, comme on dit, des "oeillades" (nasake-mezukai) même aux gens qu'elles ne connaissent pas et, à un carrefour où ils sont arrêtés, se retournent vers eux, pour leur faire croire qu'elles sont tombées amoureuses. Quand, à la tombée du jour, elles passent devant une "ageya"<sup>71</sup> (maison de rendez-vous) où des gens de connaissance se trouvent arrêtés, elles jettent de loin un regard sur eux et s'asseoient sans aucune gêne à leur côté. Si personne ne l'observe, l'une d'elles prend la main d'un "bouffon" (taiko) du quartier et saisit une occasion pour admirer les armoiries de son vêtement ou la manière dont il est coiffé ou bien encore son éventail à la mode. Elle porte son attention sur tout ce qu'il peut avoir d'élégant et s'écriant: "bourreau des coeurs qui fait mourir les femmes d'amour! à qui as-tu demandé la permission pour te coiffer ainsi?!" pif, paf, tape dessus et s'en va.

A de pareilles démonstrations de coquetterie, le "sui"<sup>72</sup>, galant le plus averti, ne pourrait résister.

Si l'un d'eux profite de la circonstance d'une rencontre pour chercher à la séduire, et qu'elle s'assure ainsi de l'avoir bien en son pouvoir, elle abandonne tout désir d'en obtenir un avantage, mais devant un "daijin"<sup>73</sup> (client fastueux) elle donne bien le change. Que le monde jase, elle prendra le parti de son amant. Faire plaisir à un client en déchirant une lettre bonne à jeter dont on fait une boule qu'on lui lance est une chose qui ne coûte rien et qui est très facile. Pourtant une courtisane insouciant ne le fera pas.

Bien que, pour la beauté, elle ne le cède en rien aux autres, aux jours fixés pour les fêtes (mombi), elle demande à la maison de rendez-vous de la recevoir à crédit. Elle fait mine d'y attendre un client. La maison la traite avec brusquerie. Dans un coin, elle mange des aubergines hâtivement confites, arrosées de "shôyu" brut, et du riz froid, sans même avoir de plateau pour l'y déposer. Elle est bien aise que personne ne l'aperçoive. Même revenue à sa maison, elle regarde quelle physionomie a la patronne et, quand celle-ci lui dit de se baigner, elle répond à voix basse. Tout, en outre, n'est que souffrance pour elle. Négliger les clients dépensiers et vivre dans un continuel loisir, c'est ruiner le maître, en personne difficile qui ne se rend pas compte de sa condition.

Dans une compagnie de buveurs, une fille de plaisir fera bien, suivant les circonstances, de faire la raisonneuse dans ses propos avec les clients, de prendre

quelque peu un air d'importance, de faire la cérémonieuse et d'être sobre en paroles. Les clients habitués sont à mettre à part, mais les soi-disant "connaisseurs", bien qu'encore tout novices, en éprouvent de la crainte et ne savent pas comment se comporter. Même au lit, ces hommes ne font que haleter, ils ne bougent même pas et si parfois ils parlent c'est d'une voix tremblante. Tout en faisant de la dépense, ils sont dans un cas aussi pénible que celui qui aurait à déterminer la place principale dans un salon sans connaître les règles de la "cha no yu" (cérémonie du thé). Il ne faut pas prendre ces hommes en aversion et les rejeter. Alors que, pour commencer, ils font mine de "connaisseur", la femme de son côté, les entreprendra aussi en faisant la difficile, les traitera avec intimité mais sans dénouer sa ceinture, ne se mettant au lit que pour la forme. La plupart des hommes se rapprochent alors. Mais ceux-là se taisent encore, même quand on pose un pied sur le leur. Puis, si l'on observe leur manière d'être, l'angoisse les fait transpirer. Dans les chambres voisines, les habitués ou les nouveaux venus mettent habilement à l'aise leur compagne qu'on entend s'écrier "votre corps n'est point maigre comme je l'avais cru à première vue." Puis, le bruit d'un enlacement. L'homme ne se préoccupe plus ni du paravent ni de l'oreiller dans ses gestes qui deviennent de plus en plus violents. La femme pleure sincèrement en poussant des cris. Spontanément, elle prend et jette son oreiller. Distinctement on entend le bruit de son peigne qui se brise dans son désordre. Au premier étage, c'est le froissement du papier mouchoir avec ces paroles "Ah! quand on va jusque là!" Sur la couche des voisins, c'est l'homme reposant doucement, brusquement réveillé par sa compagne qui regrette la nuit bientôt finie. Mais il dit: "permets moi encore, nous n'avons plus beaucoup de temps". Elle lui demande s'il veut du S a k e. Et ensuite, le bruit des ceintures de dessous qui se dénouent! C'est un amoureux extraordinaire. Un tel bonheur est dans le sort des courtisanes!

Alors que, dans l'entourage, il n'y a rien que des choses agréables, (notre connaisseur) ne peut fermer les yeux. C'en est trop! Il fait lever la courtisane et lui tient des propos qui ont l'heur de plaire à ses pareilles comme: "Ce sera bientôt la fête (sekku)<sup>74</sup> du 9<sup>e</sup> mois; sans doute, vous aurez des engagements"<sup>75</sup>. Mais elle lui fait voir qu'elle pénètre parfaitement son jeu dans une réponse aussi indifférente que: "Au neuvième, comme au premier mois, il y a quelqu'un qui s'occupe de moi". Une fois de plus, aucune parole n'amenant de rapprochement, à regret, il se lève pour prendre congé comme chacun fait communément, défait sa chevelure à la façon Ch a s e n<sup>76</sup>, renoue sa ceinture, et il est bien drôle de le voir agir comme s'il était arrivé à ses fins. Cet homme, au fond de son coeur, éprouve une profonde rancune pour la courtisane. La fois suivante, il en appellera une autre auprès de qui, il restera cinq jours ou même sept jours, en faisant une splendide dépense pour donner des regrets à celle d'aujourd'hui. Ou bien encore, il cessera entièrement de mettre les pieds à ce lupanar et décidera de chercher du changement en s'adonnant aux éphèbes (yarô)<sup>77</sup>. En hâte il appelle ses compagnons qui regrettent que la nuit soit trop brève pour leurs amours. Mais bien qu'il les presse de partir, il y a pour elle un artifice qui

retiendra l'homme qui veut la lâcher à tout jamais!

En présence des compagnons du client et tandis qu'elle lui lisse les touffes de cheveux en désordre sur les tempes, elle lui chuchote tout près de l'oreille: "En voilà un homme qui s'entête à vouloir partir sans même m'avoir dit de dénouer ma ceinture! oh! le vilain!" "Elle lui flanque une tape sur le dos et s'en va, à pas rapides, vers la cuisine. Après son départ qui a attiré sur elle l'attention, chacun demande comme s'est passée cette première entrevue. L'homme en est tout heureux et dit qu'il a été traité "en amant de coeur<sup>78</sup> pour lequel on meurt". La nuit dernière, il a été particulièrement gâté. Elle a été jusqu'à lui masser les épaules, atteintes de crampes depuis quelque temps. "Je ne sais vraiment pas pourquoi," dit-il, "elle a un tel béguin pour moi! Sans doute êtes-vous intervenus et lui avez raconté que j'avais beaucoup de biens. Et cependant, les courtisanes n'agiraient pas ainsi, rien que par cupidité. Non vraiment je ne puis rester indifférent". Et le voilà qui se monte la tête. Et la suite est que la courtisane en fait absolument ce qu'elle veut. S'il est des hommes qui agissent ainsi même quand ils ont si mal réussi, à plus forte raison est il naturel d'en voir perdre la vie pour des courtisanes qui les traitent bien.

Il ne convient pas de repousser un homme auquel il n'y a rien à reprendre, sous le prétexte que c'est une première rencontre. Il se peut même que cet homme soit si intimidé par la tayû<sup>79</sup> (courtisane) qu'il ratera son opportunité au moment de l'approche et que, tout refroidi, il se lève pour la quitter. Dans la condition d'une fille "abandonnée au courant des vicissitudes", on ne doit pas s'attacher à un homme simplement parce qu'il est beau garçon. Si c'est un homme connu à la capitale, peu importe qu'il soit âgé ou que ce soit un religieux bouddhiste. Que pourrait elle souhaiter de mieux qu'un homme jeune la comblant de cadeaux et beau, au surplus? Mais il est rare de trouver d'aussi belles conditions toutes réunies.

Voici les manières que les yone<sup>80</sup> (courtisanes) d'aujourd'hui aiment chez les clients:

Sur un vêtement à rayures verticales toutes jaunes, teint à la manière "Sensujizome"<sup>81</sup>, un autre vêtement, dont le bas est court, en Habuta<sup>82</sup> noir marqué du Mon<sup>83</sup>; la ceinture, orangé pâle, en Ryûmon; le pardessus (haori)<sup>84</sup>, marron carminé, en Hachijô-Tsumugi<sup>85</sup>, a, dans le bas, sa bordure rentrée à l'intérieur. Les pieds nus chaussent négligemment des sandales de paille (Zôri). Au salon, une tenue calme et aisée. Le petit sabre à la ceinture est légèrement dégainé. L'éventail fait passer le vent par l'emmanchure.

Peu de temps après son arrivée, le client ira se laver les mains et, même si la cuvette de pierre contient de l'eau, il la fera changer pour se rincer la bouche tout doucement. Il enverra chercher par la Kamuro, pour le fumer, le tabac, enveloppé du papier Hôsho<sup>86</sup> blanc, qu'il a fait porter à son suivant. Il posera près de ses genoux son papier mouchoir Nobegami<sup>87</sup> et le jettera négligemment après usage. Il fera venir les Hikifune<sup>88</sup> (les remorquées) compagnes des courtisanes et, priant l'une d'elles de prêter ses mains un moment, les lui

fera engager par l'ouverture des manches pour se faire gratter par elle les moxa appliqués sur sa nuque et ses épaules. Il demandera aux Taiko-Jorô<sup>89</sup> (courtisanes musiciennes) de chanter, en s'accompagnant, les airs de Kaga<sup>90</sup>. Mais il n'y prêtera guère d'attention. Au milieu d'une courte chanson, il adressera la parole aux "massha" (bouffons)<sup>91</sup> en ces termes, par exemple: "Hier, le waki (acteur deutéragoniste) du Nô<sup>92</sup> de "Mekari"<sup>92bis</sup> s'est montré bien supérieur à celui de l'école "Takayasu"<sup>93</sup> Après avoir fait l'éloge de cet artiste, il dira encore, entre autres choses "Dernièrement, je me suis informé auprès de Son Excellence Monsieur le Dainagon (Conseiller à la Cour Impériale) de l'origine d'anciens poèmes et il a bien voulu me confirmer ce que j'avais appris, c'est-à-dire qu'il étaient bien de Ariwara Motokata<sup>94</sup> Il intervient dans la conversation par deux ou trois propos de ce genre. Mais dès le début, il ne se montre pas bruyant. La courtisane se sent attirée vers un client qui, en toutes choses, se montre calme et reposé. Elle éprouve alors pour lui une naturelle amitié. Tous les actes de sa part lui paraissant remarquables. Elle met de côté son "terrible" air de dignité, et pour lui plaire, elle l'entoure d'attentions.

Le prestige de toutes les courtisanes dépend du luxe que leur permet le traitement des clients. Au temps de la splendeur du "quartier d'amour" à Edo, il y avait un "maître" (monoshi)<sup>9</sup> qui était intime avec la Tayû Chitose et la rencontrait souvent. C'était un buveur de Sake qu'il accompagnait toujours, comme mets, de ces crabes dits "crabes-fleurs" (Hana-gani) qui vivent dans la rivière "Mogami-gawa"<sup>96</sup> au Nord-Est du pays. Il les aimait confits dans du sel. Un jour, il fit peindre à la poudre d'or, par un artiste de l'école Kano, son Mon régulier, — une feuille de petit bambou Sasa dans un cercle, — sur la petite carapace des crabes. Les honoraires, pour une peinture, furent fixés à un Bu d'or. Pendant une année, de façon à ce qu'elle n'en manquât jamais, il en offrit à Chitose. A la capitale, un certain "connaisseur" du nom de Ishiko, qui était l'intime de la courtisane Nokaze, lui offrait toujours avant quiconque des objets uniques ou à la mode; C'est ainsi qu'il lui avait fait teindre un Kosode d'automne en violet foncé, couleur interdite, parsemé entièrement de points blancs en saillie qu'il avait fait trouser, à chacun des endroits où leurs lignes se coupaient, en les brûlant avec des "chandelles de papier", de sorte que l'ouate teinte en écarlate de la doublure transparaisait par les trous. Cette fantaisie d'un amateur du curieux lui avait coûté pour un seul vêtement, une somme de trois "kwamme" d'argent. De même, à Osaka, un certain Nizô engageait souvent, pour plusieurs jours de suite, la courtisane Dewa de l'ancienne maison Nagasakiya. C'était alors l'automne, morte-saison, et les courtisanes s'ennuyaient dans le quartier de Kuden<sup>97</sup> (les neuf maisons). Par compassion, il en engageait un grand nombre, et distrait Dewa. Dans le jardin, il y avait un massif de hagi<sup>98</sup> (lespédèzès) en fleurs. Pendant le jour, alors que la rosée n'y était pas encore tombée, l'eau dont on les avait aspergées s'était logée à la pointe de leurs feuilles. Ce spectacle émut profondément la courtisane qui s'écria: "A l'ombre de ces fleurs, le cerf amoureux de son épouse trouverait une couche éphémère. Les bois, dont il a beau être pourvu, ne seraient guère terribles. Oh! comme je voudrais

voir sa forme vivante!" "Rien de plus facile". répondit Nizô, et l'on raconte, qu'en hâte, il fit démolir le salon de derrière, sur l'emplacement duquel il fit planter mille plants de lespédèzes, dont il fit un champ à l'intérieur de la maison. Pendant la nuit, il fit venir, par des montagnards de la province de Tamba, qu'il avait commissionnés, plusieurs biches et cerfs. Le lendemain, il montra ce spectacle à Dewa. Après quoi l'endroit redevint le salon, comme autrefois.

A la pensée que, dépourvues d'aucune vertu, elles peuvent voir des choses que même de nobles personnages ne pourraient faire, les courtisanes craignent que le ciel ne les punisse un jour.

Cependant, si à l'homme qu'elles n'aiment pas, elles vendent leur corps, elles ne le lui donnent pas. Mais à servir en traitant froidement les clients et en se faisant juger cruelle par eux, un beau jour, les gens vous lâchent et du matin au soir, on chôme. On tombe en grade et l'on soupire tout naturellement après le cher passé, quand on avait le rang de T a y û . Refuser le client ne se peut vraiment qu'à l'époque où l'on est en vogue. Quand la solitude est venue, on est heureuse de toute rencontre, de celle d'un commis, d'un batteur de cloche, d'un bancal, d'un bec-de-lièvre et de bien d'autres encore. A y penser, rien n'est plus misérable au monde que ce métier.

## NOTES

### LIVRE PREMIER

#### 1 er CHAPITRE

1. Cet ancien doit être Lu Pou-wei (+235) Ministre du roi de Ts'in qui devint en 221 empereur sous le nom de Ts'in Che-Houang-Ti (259-210). L'expression se rencontre dans son ouvrage, le Lu-Che Tch'ouen-Ts'ieou: (Livre 1 孟春, chap. 2 本生) 靡曼皓齒、伐生之斧。"Les belles à la peau douce et délicate et aux dents blanches, sont la hache qui tranche la vie". Ancien dicton, semble-t-il, de la Chine ancienne, on la retrouve en outre dans une pièce du 文選 Wen sian, vol. 34, les 七發, les sept incitations, où l'auteur, 枚乘 Mei Cheng, développe le même thème que dans le passage précité de Lu Pou-wei. Le Wen sian (lu "Monzen" en japonais) étant l'un des ouvrages les plus étudiés par les lettrés japonais depuis l'époque de Nara (8ème siècle), il est possible que Saikaku ait cité l'expression par réminiscence directe du texte de cette anthologie.

Voici le passage, qui est contenu dans la première des 8 parties des 七發: 皓齒蛾眉命曰伐性之斧. Les dents blanches, les sourcils arqués comme les antennes des phalènes s'appellent la hache qui abat la vie.

2. Kokoro no hana 心の花 (Les fleurs du coeur). L'expression se trouve dans plusieurs nô, que Saikaku chantait sans doute, notamment dans celui de 卒都婆小町 Sotoba Komachi, où le shite, la poétesse Ono no Komachi,



devenue mendiante sur ses vieux jours dit: "Moi aussi, je suis comme un arbre mort enfoui sous terre mais il me reste encore les fleurs du coeur. Ces fleurs pourquoi ne pourrais-je les présenter en offrande au Bouddha?" Dans les oeuvres du romancier, beaucoup de passages sont des allusions directes à des phrases de nô. "Kokoro no hana" prend souvent le sens de "sentiment poétique et raffiné" qu'il a d'ailleurs dans la citation ci-dessus où Komachi laisse entendre que, même devenue vieille, ce sentiment lui est resté.

3. Hito no hi 人の日 (le jour de l'homme, du également "jinjitsu"). Désigne le septième jour de l'année lunaire chinoise. Dans ce calendrier, le premier jour de l'année était celui du coq; le deuxième du chien; le troisième du porc; le quatrième du mouton; le cinquième du bœuf; le sixième du cheval; le septième de l'homme; et le huitième, des céréales.

4. Umezu-gawa 梅律川 (La rivière du gué des pruniers). La rivière Katsura-gawa 桂川, qui arrose le village de Umezu-mura, 梅律村 arrondissement de Kadono 葛野, province de Yamashiro, porte également ce nom qui se trouve cité, entre autres, dans le poème suivant de Izumi-Shikibu inclus dans le recueil de vers "Fuboku-shû" 夫木集

Umezu-gawa  
Iseki no mizu ni  
Moru naka to  
Naru ni keru mi wo  
Matsu zo uramuru.

5. Hana no kuchibiru ugoku (les lèvres des fleurs bougent). Réminiscence probable des deux phrases suivantes du célèbre recueil 和漢朗詠集 "Wa-kan Rôei-shû (collection de vers chinois et japonais pour la récitation chantée) d'où proviennent beaucoup des citations des écrivains japonais (des auteurs des "nô" p. ex.): 誰謂花不語、輕漾激兮影動唇

Tare ka iu, hana mono iwazu to.

Keiyô gekishite kage Kuchibiru wo ugokasu.

"Qui a dit que les fleurs ne parlent pas? Quand de petites vagues ondulent, les lèvres des fleurs bougent cependant dans leur image qui y flotte". Ces deux phrases font partie de la préface composée par le poète japonais Kwan Sambon 菅三品 à une série de poèmes proposés par l'Empereur sur le thème "L'éclat des fleurs flotte sur l'eau 花光水上浮. Kwan Sambon 菅三品 désigne 菅原文時 Sugawara Fumitoki, (†981) petit-fils du célèbre 菅原道真 Sugawara Michizane (845-903). Pendant l'ère 應和 Ôwa (961-963), l'Empereur Murakami étant allé se promener au Palais de Reisen-in 冷泉院 (de la Source froide) y réunit ses lettrés pour un concours de poésie dont le sujet est ci-dessus mentionné.

D'autre part, dans la citation elle-même, le "qui" de "Qui a dit"... etc? se réfère au poète Po Kiu-yi (†846) qui s'exprime comme suit dans un de ses poèmes (Volume XXVII 過元家履信宅, Passant, sur ma route, à la maison de la famille Yuan à Li-sin): "Les fleurs qui, sans parler, tombent, quittent vaine-

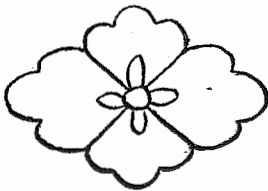
ment l'arbre" 落花不語空辭樹 . Ce vers a souvent été imité par les littérateurs japonais.

6. Keisui 契水. Soit, littéralement, l'eau (sui) du "lien de fidélité (kei, chigiri). Ce mot, qui ne se rencontre pas, semble-t-il, dans les textes chinois où kei n'a guère que le sens "contrat, engagement", a été forgé par Saikaku dans un souci de convenance pour éviter des termes plus crus telles que "insui", "jinsui" signifiant, le sperme, la semence. A noter que le romancier japonais, contrairement à la réputation qui lui a été injustement faite ne recherche jamais les mots obscènes. Remarquer aussi son génie créateur de mots qui font image.

7. Kosode 小袖 (Littéralement: petites manches). Genre de robe. Fut anciennement un vêtement de dessous de la même teinte et de la même étoffe que celui de dessus. Les manches étroite et très peu ouvertes à l'emmanchure, sont arrondies à l'extrémité inférieure. Pendant l'ère de Keichô (1596-1614) le Kosode s'allonge et se porte seul, même dans les cérémonies. Pendant l'ère de Genroku (1688-1703) les Kosode sont richement ornés de dessins.

8. Kanoko-mon 鹿の子紋. Le Kanoko est une étoffe parsemée de points blancs en relief formés par les parties qui, avant la teinture, avaient été liées et pincées pour qu'elles échappent à la teinture (Ce genre de teinture se nomme shibori. Il est encore aujourd'hui largement en usage. A remarquer que beaucoup d'étoffes Cambodgiennes sont teintées de cette manière). Les parties non teintées peuvent prendre toutes formes. Ici, elles représentent des chrysanthèmes doubles qui parsèment le fond bleu clair du kosode où ils ressortent blancs et en relief.

9. Ôuchi-bishi 大内菱 (littéralement: le losange des Ôuchi). Cet ornement qui correspond au Kara-hana-bishi de la figure ci-contre, servait de "mon" (armoirie) à la famille Ôuchi de la région de Yamaguchi, province de Suwo (extrémité ouest de l'île principale du Japon). Il doit désigner ici une modification du mon précédent, soit p. ex. sur une ceinture à fond or, un double losange, de 10 cm environ de côté, où s'inscrit une fleur brodée (pivoine ou autre). Ce mon prend d'ailleurs d'autres formes encore: la figure du Kara-hana se rencontre encore en effet encadrée dans un grand losange aux lignes droites ou dentelées contenant les 4 pétales stylisés en autant de petits losanges.



9bis. C'était un des traits distinctifs des courtisanes de nouer leur ceinture par devant. (cf. n. 144 L. III, Ch. 1.)

10. Hatsune 初音 Sorte d'encens (香 kô). On rapporte que Hosokawa Tadaoki (1564-1645) se l'était procuré des bateaux étrangers qui mouillaient à Nagasaki. Comme son parfum semblait toujours nouveau, on lui aurait donné

le nom de Hatsune (la première voix, le premier chant) en réminiscence d'un poème du Kinyô-Wakashû 金葉和歌集 (collection de poèmes datant de 1125) où il est dit que le chant du coucou (hototogisu) est si extraordinaire qu'on croit l'entendre toujours pour la première fois :

Kiku tabi ni	Chaque fois qu'on l'entend,
Mezurashikereba	Il est si extraordinaire
Hototogisu.	Le coucou!
Itsumo hatsune no	Toujours de son premier chant,
Kokochi koso sure.	On a certes l'impression.

Par un jeu de mot (kiku signifiant à la fois entendre et se faire sentir) on a pu ainsi souligner l'efficacité de cet encens. Le Hatsune est cité plusieurs fois dans les oeuvres de Saikaku.

11. S a k e 酒. Saikaku a employé ici, non le mot sake (vin de riz) mais celui de "chikuyô" 竹葉 (feuille de bambou) qui était plus relevé à ses yeux. Ce synonyme de vin 酒 (shu) se trouve dans le Monzen et dans les vers chinois anciens composés avant les T'ang. Au Japon il se rencontre aussi dans les nô.

12. G o - H a n a z o n o 後花園 102ème Empereur du Japon. Régna de 1429 à 1465, † en 1471.

13. N a g e s h i m a d a 投島田 (Shimada tombant). S'appelait également "Sageshimada". Le nom de Shimada désigne une manière de lier et de disposer la chevelure qui est encore actuellement en usage. Il en existe de nombreuses variétés, cette coiffure étant aussi bien portée par les jeunes filles le jour de leurs noces que par les danseuses dites geisha.

Ce nom proviendrait de la station de Shimada (province de Suruga) où cette coiffure aurait été portée pour la première fois par les courtisanes de l'endroit.

Le nage-shimada était à la mode sous l'ère Tenwa car il apparaît dans des gravures de Moronobu de cette époque. Les cheveux étaient relevés en hauteur et serrés sur les tempes (le Shimada actuel comporte au contraire des coques bouffantes sur les tempes). Le tabo (partie arrière de la coiffure en forme de navire) était évasé et tombait bas.

14. M o t o y u i 髻 (litt. lien de base). Cordon servant à lier la chevelure. Jusqu'à l'époque de Kanei (1624-1643) on se servit de cordons en chanvre. Dans la suite on remplaça ce textile par un "koyori" (cordon de papier tordu en le roulant à deux mains entre l'index, le majeur et le pouce). Il existe plusieurs sortes de motoyui, suivant leur largeur, leur épaisseur où la manière de les lier. Ici, l'expression "ukiyo-motoyui" (litt. cordons du monde éphémère) doit correspondre au "hira-motoyui", large cordon fait de plusieurs épaisseurs d'un papier dit usuyô.

15. Goshô-zome 御所染 Genre de dessin imprimé sur les étoffes appartenant au modèle dit "chirashi-moyô" (modèle dispersé). Pendant l'ère Kanei (1624-1643) ce modèle imprimé fut très en vogue chez les dames du Goshô (Palais Impérial) d'où la mode se répandit dans toute la capitale.

16. Kuge 公家. Nobles de la Cour Impériale. Ils étaient issus des familles Fujiwara, Sugawara, Taira, Minamoto, Kiyowara, Abe, etc.

17. Eji 衛士. Soldats de la garde impériale qui gardaient les portes du palais et les ministères.

18. Yoshida no mi-yashiro (Le temple shintoïste de Yoshida). Se trouve dans le quartier de Yoshida, arrondissement de Kami-kyô-ku à Kyôto. La 3ème année de Jôkwan (861), Fujiwara Yamakage (824-888), 17ème descendant de Kamatari (614-669), y appela l'âme du dieu du temple de Kasuga à Nara (le dieu Ame no koyane no mikoto, son ancêtre), de sorte que ce temple protège depuis la famille des Fujiwara.

L'idée ici doit être que les serments écrits en prenant à témoin les dieux, ne peuvent s'éteindre et vont se réfugier dans le temple où ces divinités sont honorées.

19. Uji-bashi 宇治橋 (Le pont de Uji). Pont célèbre jeté sur la rivière Uji-kawa près de la ville de Uji (province de Yamashiro) au S. de Kyôto. Il se trouve sur la route qui mène de Kyôto à la province de Yamato.

Près de ce pont se trouve un temple dédié à la princesse Uji no hashi-hime (du Pont de Uji) qui s'était noyée dans la rivière par jalousie. Elle est devenue la patronne des femmes jalouses. Le lieu de bannissement de l'héroïne du roman avait peut être été choisi à dessein pour la placer sous la protection de la princesse.

20. Genbuku 元服 (cérémonie d'accession à la virilité). Les fils des nobles et des fonctionnaires coiffaient pour la première fois le kammuri (genre de coiffe) ou le eboshi (genre de chapeau). Vers leur quinzième année, sous les Tokugawa, les garçons se rasaient le "mae-gami" (les cheveux entre le front et le sommet de la tête); les filles se rasaient les sourcils et se faisaient teindre les dents en noir avec une substance dite "kane" par une femme porte bonheur appartenant à la famille ou à ses amis. Les deux sexes cessaient de porter des vêtements ouverts aux aisselles.

21. Yamabuki no se 山吹の瀬 (le gué des yamabuki). Lieu célèbre de la rivière de Uji chanté souvent par les poètes (cf. n. 19). Ici l'idée est assez complexe, l'auteur jouant à la fois sur le mot "tsubomi", bouton de fleur, qui signifie aussi une fille non encore formée complètement; le mot iro qui a le double sens de "couleur" et "d'amour sensuel" et enfin sur le mot yamabuki qu'il prend

à la fois au sens propre, (sorte de rose jaune) et comme élément d'un nom de lieu (yamabuki no se). L'ensemble donne ainsi: Moi même, depuis le temps où j'étais bouton de fleur pour l'amour, j'ai connu la volupté comme le yamabuki connaît la couleur alors qu'il est encore en bouton. Et au gué des Yamabuki (Yamabuki no se) (où j'avais été chassée), j'ai souillé mon esprit, je me suis débauchée à coeur joie, sans pouvoir jamais retrouver ma pureté et une demeure où me fixer. (Ici Saikaku joue encore sur le mot sumu qui signifie à la fois "être pur" et "demeurer").

## 2° CHAPITRE

22. Gion 祇園. Nom d'un quartier (machi) de Kyôto compris entre la sortie E. du pont de Shijô et le temple shintoïste de Yasaka-Jinja 八坂神社. Il s'y trouve un lupanar et un quartier très important de geisha.

22bis. Yukata-zome 浴衣染. Désignait un large dessin imprimé sur les vêtements portés chaque jour à cette époque par les deux sexes. Comme il ressemblait aux modèles des "yukata" (peignoirs de bain), il fut ainsi nommé.

23. Onono Komachi 小野小町 Poétesse du 9ème siècle célèbre par sa beauté et par ses vers qui la firent ranger parmi les "six génies poétiques" (Rokkasen) de l'époque. Devenue vieille et abandonnée de tous, elle serait tombée dans la mendicité.

On cite souvent un de ses poèmes, dont la première partie est:

Hana no iro wa	L'éclat des fleurs
Utsuri ni keru na.	est bien passé.

Saikaku y fait allusion pour amener l'expression "Komachi-odori", danse de Komachi.

24. Komachi-odori 小町踊 (danse de Komachi). Genre de "bon-odori", danse qui se pratiquait au moment de la fête du bon, fête des morts qui a lieu aujourd'hui encore du 13 au 15 Juillet. Des fillettes de douze à treize ans, les manches relevées avec des cordons (tasuki) et le front ceint d'un bandeau (hachi-maki), dansaient en rond en chantant et en battant la mesure sur un tambour écran (uchiwa-daiko). Cette danse se pratiquait souvent dès le 7 du 7ème mois, à l'occasion de la fête du Tanabata qui célèbre la rencontre du Bouvier et de la Fileuse à travers la Voie Lactée. On n'est pas d'accord sur l'origine de l'expression Komachi-odori: les uns prétendent qu'on l'a ainsi nommée parce qu'elle était dansée par de toutes jeunes filles belles comme Komachi; d'autres parce qu'elle se pratiquait partout, même dans les petits quartiers (ko-machi).

25. Age-maki 揚卷 (總角) cheveux relevés et enroulés. Genre de coiffure chez les enfants. Les cheveux, partagés au milieu de la tête, étaient enroulés sur les tempes.

26. Furi-sode 振袖. Vêtement à manches flottantes.

27. Taiko 大鼓. Grand tambour.

28. Shijô 四條. La 4ème avenue transversale de Kyôto. Cette ville, construite sur le plan chinois, a en effet ses rues disposées en damier. Les rues transversales qui portent le nom de "jô" (branche) sont orientées est-ouest.

29. Zatô 座頭. Ce nom désignait une classe parmi les 盲官 môkwan (aveugles fonctionnaires). Ceux-ci étaient en effet divisés, du haut en bas de l'échelle, en quatre classes dites 1° kengyô 檢校; 2° kôtô 勾當; 3: zatô 座頭; 4° shûbun 衆分. Le corps des môkwan était dirigé par un "sô-kengyô" ou kengyô général 總檢校.

Les aveugles se livraient à la profession de joueur de biwa (sorte de guitare), de flûte et de harpe-koto, de masseur et de praticiens de l'acuponcture. Aujourd'hui encore, la plupart des masseurs sont aveugles.

Ici, zatô ne désigne plus qu'un musicien aveugle.

30. Edo 江戸. Ancien nom de Tôkyô, capitale actuelle du Japon depuis 1869. Tokugawa Ieyasu choisit Edo pour sa résidence en 1590 et y bâtit un château où il établit le siège du gouvernement shogunal en 1603. Le régime ne devait tomber qu'en 1868, à la restauration impériale.

31. Onna-kabuki 女歌舞伎 (le théâtre populaire joué par des femmes). Il est l'ancêtre du "Kabuki" ou théâtre populaire qui s'est perpétué jusqu'à ce jour. On attribue sa création à O-kuni, jeune prêtresse (miko) du temple shintoïste Oyashiro de la province d'Izumo. Mais ce n'est qu'une tradition. Il est en effet possible qu'un art populaire, fait de danses et de mimique, accompagnées de musique instrumentale et de chants, existait avant l'époque où O-kuni quitta son temple où pour son service de miko, elle avait été formée à la pratique de la danse sacrée dite "kagura". Quoi qu'il en soit, la tradition rapporte que O-kuni se serait mise en route à une époque indéterminée qui peut se placer dans les dernières années de l'ère Bunroku (1592-1595) ou au commencement de l'ère Kenchô (1596-1614). Accompagnée de quelques danseuses, elle donnait des représentations dont le profit était affecté au fonds destiné à la réparation de son temple. Sa troupe parcourut toutes les provinces. Mais c'est à Kyôto surtout, dans le quartier de Shijô-kawara, que son art, rivalisant avec le théâtre de marionnettes dit "ayatsuri-shibai", devint bientôt en vogue. La troupe de O-kuni, composée de jolies filles qui attiraient l'attention du public, avait eu en effet l'idée d'ajouter des parties comiques et dramatiques dansées aux danses, alors à la mode, du "nembutsu-odori" (qui invoquait le nom du Bouddha) du "yayako-odori" (qui imitait les gestes enfantins et puérils, et du O-haragi-odori (variété de danse usitée dans les kyôgen [farces] jouées comme intermèdes entre les Nô). La troupe trouva bientôt des imitatrices chez les

filles de joie qui donnèrent aux gestes un sens obscène. Le "onna-kabuki" se répandit alors dans tout le pays. Les actrices dites "kabuki-onna" étaient à la fois artistes et prostituées. Le mot kabuki lui-même remonte à l'ère Tenshō (1573-1591). Il désigne d'abord tout genre excentrique dans les moeurs, poussé jusqu'au comique ou à l'obscénité, kabuki signifiant "pencher" "exagérer dans un sens". Les danses kabuki avaient des gestes moins réguliers que ceux-mêmes des kyôgen ou farces populaires souvent comiques. Ce fut même la drôlerie du costume et le dérèglement des mouvements qui les mit à la mode. Elles tombèrent dans une telle obscénité que le gouvernement shogunal les interdit la 6ème année de Kanei (1629). Comme les troupes de femmes comprenaient de jeunes acteurs, déjà à cette époque, ce fut à ces jeunes acteurs seuls que resta le privilège de donner des représentations. Leur art reçut le nom de "wakashû-kabuki" (voir note 54).

32. Higashi-yama 東山. Colline à l'Est de Kyôto où s'élèvent de nombreux temples (Kiyomizu-dera, Nanzenji, etc.)

33. Kin'ikkaku 金一角 (un coin d'or). Une pièce d'or (han-kin) d'un "bu". Comme elle était de forme oblongue on l'appelait "coin" (kaku). Le bu était le quart d'un ryô. Le ryô d'or pesant 4 momme  $\frac{1}{2}$  environ, le poids du bu d'or était donc de 1 momme 125 (soit 4 grammes 22). Cette pièce était nommée aussi ichibu-ban ou ichibu-koban. L'équivalence de la monnaie d'argent avec la monnaie d'or se faisait dans la proportion de 60 momme d'argent environ pour 1 ryô d'or pendant l'ère de Keichô (1596-1614). Cette proportion se maintint jusque vers 1695.

34. Kamuro 禿 (ou "kaburo"). Fillettes de 8 à 14 ans qui servaient les courtisanes de haut rang, telles que les tayû. Celles-ci étaient accompagnées en chemin de deux kamuro et à la maison d'une seulement. Les kamuro restaient attachées à la personne de la même courtisane qui, étant pour elles comme une soeur aînée, portait le nom de "ane-jorô" ("ane" signifie soeur aînée et "jorô" courtisane). Pendant leur noviciat de kamuro elles étaient formées à tous les arts que devaient posséder les courtisanes. Une fois nubiles, elles étaient exposées sous le nom de "shinzo" en compagnie de leur "soeur" aînée qui payait tous les frais de leur établissement (frais de présentation, d'habillement, d'ameublement et de literie etc.) dépense souvent considérable et variant de 200 à 500 ryô.

34bis. Naniwa 難波. Nom donné anciennement au littoral près de la rivière de Yodogawa qui arrose Ôsaka. Synonyme ici de Ôsaka.

35. Gin'ichi-mai 銀一枚 (une pièce d'argent). S'appelait aussi "chôgin" 丁銀. Pièce d'argent (han-gin), de forme ovale, longue de 7 cm  $\frac{1}{2}$  environ et pesant 43 momme (160 grammes environ). Le titre des pièces d'argent fut 800/1000 de l'ère de Keichô à la 8ème année de Genroku (1695). Il fut ensuite abaissé à 640/1000 par une refonte des monnaies que le shôgun Tsunayoshi

ordonna.

La monnaie d'argent (gimme 銀目) coexistait avec les monnaies d'or (kimme) et de cuivre (zeni-me 錢目). La valeur de la monnaie "gimme" était calculée suivant sa quantité de métal fin pesée en unités momme (1 momme = 3 gr. 75). Un momme était divisé en 10 fun 分. Mille momme (3 kgr. 750) correspondaient à 1 kwamme 貫目.

L'argent était surtout en usage dans l'Ouest du Japon (Kyôto et Ôsaka), tandis que l'or circulait dans l'Est, à Edo. Une des raisons donnée à cette différence est que l'Est produisait surtout du métal or tandis que dans l'Ouest se trouvaient la plupart des mines d'argent.

36. Saikoku 西國 (le pays de l'Ouest). Nom donné à l'île de Kyûshû, au S-O. de l'île principale du Japon.

37. Kawarachi 河原町 (litt. le quartier du lit à sec de la rivière). Nom d'un quartier de Kyôto, au Nord de la ville, tout près de la rive droite de la rivière Kamo-gawa dont le lit est la plupart du temps à sec.

38. Takase-gawa 高瀬川. Rivière de Kyôto aménagée en canal, en 1609, par l'ingénieur Suminokura Ryôji 角倉了以. Elle se sépare du cours de la rivière Kamo-gawa sur la rive droite de celle-ci, à la hauteur de Nijô et coule par allèment à elle du N au S. Ce canal traverse le cours principal de la Kamo-gawa à Takeda, passe à Fushimi et se jette finalement dans la rivière Yodogawa. Peu profond et peu large, il était navigué par des bateaux plats.

### TROISIÈME CHAPITRE

39. Il y a ici un jeu de mots, presque impossible à traduire, qui porte sur la ressemblance des mots "Edo" (Résidence des Shôgun Tokugawa) et "eda" (branches d'un arbre).

Au lieu de:

Matsu no kaze                      Le vent qui souffle dans les pins

Eda wo narasazu.                  N'en fait pas bruire les branches,

ces deux vers exprimant le calme parfait, l'auteur a substitué "Edo" à "eda" pour marquer que Edo et en même temps, tout le pays, jouit d'une paix complète grâce au bon gouvernement du shôgun.

L'expression "eda wo narasanu" (ne fait pas bruire les branches) se retrouve d'ailleurs dans plusieurs Nô, notamment dans celui de Takasago, l'un des plus connus parce qu'on le chante en signe de félicitations, le plus fréquemment à l'occasion d'un mariage. Voici le passage de Takasago:

"Shi-kai namishizuka nite,              Dans les quatre mers (le monde) les  
vagues sont calmes.

Kuni mo osamaru tokitsu kaze          Le pays aussi est bien gouverné. Un  
vent favorable ne fait



Eda wo narasanu Mi-yo nare ya". même pas bruire les branches pendant le règne du souverain.

Cette notion tire son origine d'un passage du Louen Heng de Wang Tchong: 太平之世、五日一風、十日一雨、風不鳴條、雨不破塊. Dans un monde de grande paix, tous les cinq jours, le vent s'élève; tous les dix jours, il pleut une fois. Le vent ne fait pas bruire les branches des arbres, la pluie ne brise pas les mottes de terre.

40. Ya-kumo tatsu kuni 八雲立國 (Le pays où s'élèvent les nuages amoncelés). On trouve généralement l'expression: "ya-kumo tatsu Izumo", le pays dont il s'agit étant celui d'Izumo. Tout ce qui précède (ya-kumo tatsu) est une expression dite "makura-kotoba" (mot-oreiller) qui sert d'introduction.

Cette expression est tirée d'un poème célèbre qu'aurait composé le dieu Susanoô (cité au livre I du Kojiki) et qui serait le premier exemple de la strophe de 31 syllabes dite "tanka". Le dieu, banni du ciel, descend sur la terre au pays d'Izumo, y sauve une jeune fille en tuant le serpent à huit fourches qui voulait la dévorer, l'épouse et bâtit pour elle à Suga une demeure entourée d'une octuple haie. Les nuages s'amoncellent autour de la demeure et la dissimulent aux regards. Le dieu tout joyeux chante alors:

Yakumo tatsu  
Izumo yae-gaki  
Tsuma-gomi ni  
Yae-gaki tsukuru  
Sono yae-gaki wo

Ces vers ont été interprétés de bien des manières. On peut leur donner le sens suivant:

Les nuages amoncelés s'élèvent,  
Octuple haie d'Izumo!  
Pour entourer les époux,  
Ils forment une octuple haie,  
Cette octuple haie-là!

Depuis lors, le temple d'Izumo protège les amours des jeunes gens et leur fait échanger de doux propos.

41. Ninomiya Shin-ô 二ノ宮親王. Ninomiya signifie le deuxième fils de l'Empereur (litt. deuxième Palais). Saikaku a confondu l'Empereur Go-Toba (1184-1198) avec Juntoku, fils de ce dernier. Juntoku régna de 1211 à 1221, après son frère Tsuchi-mikado (1199-1210). Go-Toba ayant cherché à se libérer de la tutelle des Hôjô fut vaincu par eux et banni à Amagori, l'une des îles Oki. Il y vécut encore 18 ans. Quant à Juntoku (auquel peut s'appliquer la désignation de Ninomiya), il fut relégué dans l'île de Sado, très loin au N-E des îles Oki. Le souvenir de l'Empereur Go-Toba, qui après sa mort reçut même le surnom de Oki-in (l'Empereur retraité aux îles Oki) est resté attaché aux îles Oki et c'est bien de lui qu'il s'agit ici.

42. *Kataginu* 肩衣 (litt. vêtement des épaules). Genre de pardessus sans manches qui se portait sur le vêtement proprement dit. Ainsi nommé, parce qu'il ne couvrait que le dos et les épaules. (voir la gravure du texte représentant le vieillard accroupi, son sabre posé à sa droite. Le "kataginu" dépasse la largeur de ses épaules, à droite et à gauche).

D'abord vêtement d'intérieur, il fit partie de la tenue officielle sous le shôgunat des Tokugawa. Il était toujours accompagné du "hambakama" où hakama court, sorte de pantalon-jupe noué à la ceinture par-dessus le kataginu.

43. *Katana* (long sabre). Wakizashi, sabre plus court accompagnant le précédent. L'ensemble portait le nom de "dai-shô" 大小 (grand et petit). En visite le samurai déposait près de lui son katana mais conservait passé à la ceinture son wakizashi (voir la gravure du texte).

44. *Shaka* 釋迦. Lecture japonaise de Çakya, dans Çakya Muni, c'est-à-dire Gautama, le Bouddha historique.

45. *Muro-machi* 室町. Quartier de Kyôto qui se trouve à l'Ouest du Palais Impérial, tout près de ce lieu.

46. *Jakkwô no miyako* 寂光の都 (la capitale à la lumière calme). Désigne ici Kyôto, par comparaison, avec le terme expliqué ci-après à cause de la foi bouddhique qui règne dans la capitale où elle est entretenue par ses nombreux temples.

Mais cette expression, ainsi que ses synonymes, *Jakkwô-do* 寂光土, *jakkwô-jôdo* 寂光淨土 et *jakkwô no hondo* 寂光の本土 a, en bouddhisme, un sens plus précis.

*Jakkwô-do* est l'une des quatre terres (shido 四土), celle où seul réside le Bouddha. C'est la terre principale (Hondo 本土) dont les 3 autres ne sont qu'une manifestation. Comme elle se distingue de celles-ci par sa pureté elle est dite aussi "Jakkwô-jôdo", jôdo signifiant "terre pure". De son côté, *Jakkwô* signifie "la lumière calme de l'intelligence qui éclaire tous les "phénomènes" (相 sô, sanscrit laksna).

寂 Jaku=le calme de la vérité.

光 Kwo=la lumière de la raison.

46bis. *Mon* 文. Unité servant à mesurer la pointure du pied, par ex: pour les chaussettes dites "tabi" (dont le gros orteil seul est séparé).

La longueur du pied aurait été autrefois évaluée à l'aide de sapèques (mon) alignées; de là l'origine de cette unité qui correspond à 2 cm 4 environ soit aussi, en effet, le diamètre des pièces de bronze de 1 mon qui étaient en circulation dans l'ancien Japon. Cette mesure qui est encore en usage aujourd'hui chez les "tabiya" (marchands ou fabricants de tabi) se subdivise en 10 parties dites bu 分. 8 mon 3 bu correspondent à 20 cm.

47. Kuni no kami; kokushu 國守. Ce titre qui peut se traduire par "gouverneur" de "kuni" (province) devint de bonne heure purement honorifique de sorte qu'en outre du véritable gouverneur d'une province plusieurs notables le prenaient souvent, comme c'est ici le cas.

48. Takeyachô 竹屋町 (le quartier des marchands de bambou). Situé à peu de distance au sud du Palais Impérial, à Kyôto.

49. Ryô 兩(両). Unité la plus élevée de la monnaie d'or (kimme) sous le shôgunat des Tokugawa. A l'origine, le mot signifie une once, soit le  $\frac{1}{16}$  d'une livre, le nom d'un poids servant à désigner une unité monétaire comme en Europe on le fit de la livre. Le ryô était subdivisé en 4 bu 分 (ou 歩), le bu en 4 shu 朱. Pendant l'ère de Keichô (1596-1614) on commença à frapper des pièces d'or dites koban 小判 dont le poids correspondait à un certain nombre de ryô et l'on en vint bientôt à désigner les koban sous le nom de ryô tout comme on donna le nom de livre en Europe à des pièces de monnaie dont le poids était bien inférieur à une livre. Le poids d'un ryô varia d'ailleurs considérablement au cours des âges. Pendant la période de Nara, le shô-ryô (ou petit ryô) qui servait à peser les métaux précieux, était divisé en 24 shû et pesait 10 momme (1 momme=3gr. 75). Sous le shôgunat de Kamakura (1192-1333) le poids du ryô d'or fut réduit à 4 momme  $\frac{1}{2}$  environ.

Les ryô d'or circulaient surtout à Edo et dans l'Est du Japon tandis que les pièces d'argent étaient d'usage général à Kyôto et Ôsaka où l'on se servait également d'effets de commerce pour éviter le transport d'une monnaie lourde et faciliter les règlements. L'équivalence de la monnaie d'argent avec la monnaie d'or se faisait dans la proportion de 60 momme d'argent pour 1 ryô d'or. Ce rapport n'est qu'une approximation, les cours, très variables, étant déterminés par les changeurs suivant ceux des métaux or et argent et de l'offre et la demande des monnaies.

Les Shôgun ordonnèrent fréquemment la refoute des monnaies. La première en date, depuis l'ère de Keichô, est celle de la 8ème année de Genroku (1695). Le titre des monnaies d'or passa de 857/1000 à 564/1000 (le poids total du ryô d'or qui était de 4 momme 730 dont 4 momme 053 de fin passa en effet à 4 momme 394 avec 2 momme 668 seulement de fin). A cette époque, les réserves d'or des Shôgun étaient en effet épuisées et leur Trésorie, grevée des fastueuses dépenses du 5ème shôgun Tsunayoshi (1680-1709) était dans une extrême pénurie malgré la richesse que les marchands d'Ôsaka avaient su accumuler. Il y avait diverses pièces d'or: le ôban (valeur 10 ryô); le goryô-ban (5 ryô); le ichiryô-koban (1 ryô); le nibu-ban (2 bu) dont 2 pièces valaient 1 ryô; le ichibu-ban (1 bu) soit  $\frac{1}{4}$  de ryô; le nishu-ban (2 shu) dont 8 pièces valaient 1 ryô; le isshu-ban (1 shu) soit  $\frac{1}{16}$  de ryô. D'une manière générale la monnaie d'or servait pour les comptes tandis que l'argent se pesait surtout.

50. Goshokazuki 御所被. Manteau que portaient les dames du Palais

Impérial (Gosho). Le kazuki ressemblait au kosode (v. note 7) mais le col était coupé plus bas de façon à ce que le manteau puisse être rabattu sur la tête et couvrir le visage. La mode de porter un kazuki a continué à Kyôto et à Ôsaka jusqu'après la seconde moitié du 17ème siècle.

51. Gin ichi-mai. Une pièce d'argent (voir note 35).

52. Fun 分. Le fun est la dixième partie du momme (3gr. 75) qui est l'unité de poids pour la monnaie d'argent.

53. Shimabara 島原. Quartier de courtisanes situé au Sud-Ouest de Kyôto, à l'Ouest du temple de Nishi-Hongwanji. Etabli, à l'origine, à Rokujô-Seidôin, ce quartier fut transféré en 1638 dans la plaine de Shujaku-no qui lui donna son nom. Mais cette année là ayant vu la terrible répression de la révolte de Shimabara à Hizen (île de Kyûshû) et l'enceinte du quartier ayant quelque ressemblance avec celle du château des assiégés révoltés, on l'appela désormais Shimabara.

54. Shijô-gawara 四條河原. Lieu situé au bord de la rivière Kamogawa près de l'avenue de Shijô à Kyoto. Des baraques de théâtre y donnaient des représentations où jouaient de jeunes acteurs, appelés wakashû, qui se livraient également à la pédérasie. Ce genre de théâtre qui remplaça le "onna-kabuki" (voir note 31) fut appelé "wakashû-kabuki". Pour arrêter le désordre des mœurs, l'autorité ordonna aux acteurs en 1652 de se raser le dessus de la tête comme les adultes. Ces éphèbes portèrent alors le nom de "yarô" mais n'en continuèrent pas moins à vendre leurs faveurs aux amateurs.

55. Sakai 堺. Port situé à 30 Km au Sud de Ôsaka dans la baie de ce nom. Fut très prospère jusqu'à l'époque où Hideyoshi s'établit à Ôsaka en 1583.

56. Taiko-mochi 太鼓持 (litt. porteurs de tambour). Bouffons dont le métier était de récréer les clients dans les maisons de plaisir. Tantôt ils buvaient et plaisantaient avec eux; tantôt ils leur donnaient la repartie et cherchaient à les distraire et à dissiper leur ennui. Ils jouaient à peu près le rôle des "clowns" dans nos cirques. Souvent pleins d'esprit, certains qui étaient attachés à la maison des daimyô sont restés célèbres tel Sorori Shinzaemon, bouffon de Hideyoshi.

Les "taiko-mochi" s'appelaient aussi "massha" (cf. n. 90).

57. Bu (pièce de monnaie d'or). Son poids était le  $\frac{1}{4}$  d'un ryô (4 momme  $\frac{1}{2}$  environ avant 1695) soit 1 momme  $\frac{1}{8}$ . On lui donnait aussi le nom de "ichibu-koban" (petite pièce de forme ovale, dite "koban" d'une valeur d'un bu) (voir note 49 in fine).

58. Kohata 小幡 (ou 木幡). Village situé au point de rencontre des routes qui mènent d'une part de Nara à Uji et, de l'autre, de Ôtsu à Fushimi. Une passe y avait été établie. Il s'y trouve un temple shintoïste du même nom.

59. Kuni-jôrô 國上藤. Les nobles amenaient avec eux leur épouse principale à Edo. Mais ils avaient souvent une épouse secondaire qui vivait dans leur domaine en province et avait une autorité presque égale à la première. Cette épouse de province était appelée "Kuni jôrô" ou "O-kuni gozen".

60. Asakusa 淺草. Nom d'un district de Edo qui correspond à l'arrondissement actuel de Tôkyô (partie est de la ville sur la rive droite de la Sumida).

61. Shimo-yashiki 下屋敷. Par opposition à Kami-yashiki (litt. hôtel supérieur) qui était leur demeure principale, beaucoup de nobles possédaient un hôtel détaché (litt. hôtel inférieur) où ils logeaient leurs concubines. Cette demeure s'appelait aussi "shita-ya-kata" ou "shimo-yakata".

62. Yoshino 吉野. District montagneux situé à une centaine de km au S. de Nara dans la province de Yamato. Célèbre par ses paysages fleuris de cerisiers au printemps. On ne peut saisir ici ce qu'entend l'auteur par "Kara no Yoshino" Yoshino chinois. S'agit-il de la contemplation de fleurs de cerisier peintes à la manière chinoise sur des paravants ou des portes "fusuma"? c'est très possible.

63. Sakai-chô no shibai 堺町の芝居. Le théâtre du quartier de Sakai-chô. Ce quartier se trouve dans l'arrondissement de Nihombashi à Tôkyô. Lorsque la ville s'appelait Edo, pendant l'ère de Kanei (1624-1643), le théâtre Nakamura-za s'y établit tandis que le théâtre Ichimura-za s'ouvrait dans le quartier voisin de Fukiya-chô. Ces deux théâtres furent transférés deux siècles après (pendant l'ère de Tempô 1830-1843) dans le district d'Asakusa.

A la fin du 17ème siècle, les acteurs venaient souvent jouer chez les seigneurs pour divertir la compagnie.

63bis. Hishikawa 菱川. Nom de famille de Moronobu 師宣. Célèbre chef de l'école de ce nom. D'abord brodeur à Hoda dans la province de Awa, Moronobu vint exercer sa profession à Edo où il se fit remarquer par son talent de dessinateur pour broderies. Il se voua bientôt entièrement à la peinture populaire (dite "ukiyo-e") en s'inspirant des genres Iwasa Matahei et Toga.

Il mourut pendant la 7ème (ou 8ème) année de Genroku (1694 ou 1695).

64. Jiô-gwan 地黄丸. Nom de pilules aphrodisiaques préparées avec la racine de la plante dite "jiô" (nom scientifique "Rehmannia lutea," famille des scrofulariées). Cette plante a été apportée de Chine où elle est connue sous le

même nom et employée dans la pharmacopée pour activer la circulation du sang et la puissance sexuelle.

65. Karô 家老. Principal officier dans la maison d'un seigneur.

#### QUATRIÈME CHAPITRE

66. Kiyomizu 清水. Pour Kiyomizu-dera, célèbre temple bouddhique qui se dresse sur la colline du même nom sur le flanc de la montagne de Higashiyama à Kyôto. Fondé en 780 par le bonze Enchin et dédié à Kwannon aux "onze visages, aux mille mains et aux mille yeux", il appartient à la secte Shingon, après avoir appartenu d'abord à la secte Hossô.

67. Katsuragi 葛城. Nom d'une célèbre courtisane, du rang de Tayû, au quartier de Rokujô à Kyôto.

68. Rokujô 六條. Plus exactement Rokujô-Seidô-in, lieu où se trouvait le quartier des courtisanes à Kyôto avant son transfert à Shimabara (cf. n. 54) en 1641.

69. Izayoi no tsuki 十六夜の月 (la lune, la 16ème nuit du mois). Tsuki no miyako 月の都, la capitale de la lune. Autre nom du Palais fabuleux de la lune, le "gwakkû" 月宮. Cette notion est à la fois bouddhiste et taoïste. L'expression signifie aussi simplement: "la capitale", par comparaison avec la splendeur supposée du Palais lunaire.

70. Nagare 流. "Le courant". Saikaku n'emploie habituellement que ce simple mot pour désigner le métier de la prostitution. On dit plus communément aujourd'hui "kawa-take no nagare", le complément déterminatif qui précède "nagare" signifiant "les bambous de la rivière". Par cette dernière expression qui s'allonge quelquefois en "uki-kawa-take" (les bambous flottants de la rivière), la vie remplie de vicissitudes des prostituées est comparée aux bambous qui croissent au bord des rivières et qui sont constamment agités par le vent.

71. Age-ya 揚屋. Maison, séparée de celle, dite "oki-ya" 置屋, où habitaient les courtisanes. L'age-ya, à la fois maison de thé (cha-ya) et restaurant, servait d'intermédiaire aux clients qui désiraient y appeler les courtisanes. Celles d'un certain rang seulement y venaient. Au Yoshiwara de Edo les "ageya", expression uniquement usitée à Kyôto et à Ôsaka, étaient remplacées par les "chaya" qui se trouvaient dans l'allée principale appelée Naka no chô.

72. Sui 帥 (ou 粹) ou Sui-sama. Qu'on choisisse le premier caractère 帥 qui signifie chef militaire du plus haut grade et par conséquent "expert" ou le second qui signifie "pur, raffiné", le mot désigne l'idéal qu'on se faisait à

l'époque, de l'homme de plaisir qui, tout en recherchant la volupté la plus raffinée et les amusements les plus rares, s'efforce de plaire aux courtisanes qu'il ne traite pas en mercenaires et qu'il sait manier d'autant mieux qu'il en connaît à fond toutes les habitudes, les usages et les superstitions.

A Edo, le mot *tôri-mono* 通者 répondait à la même notion. Dans la suite, en lisant à la chinoise, il a donné celui de "tsûjin" 通人 homme expert, informé.

Le mot "wake-shiri" 分知 qu'on peut traduire par "connaisseur" (en choses d'amour) se rencontre également. Il est à peu près synonyme de "sui".

73. *Daijin* 大盡(大臣). Homme de plaisir, qui dépense avec prodigalité au quartier des courtisanes. Celles-ci traitaient avec beaucoup de considération ce "client sérieux". Suivant la graphie choisie, "daijin" signifie soit "le grand prodigue" soit "le ministre".

73bis. *Mombi* 紋日. Jour de fête fixé à l'avance et qui varie suivant les corps de métier.

Les courtisanes observaient ceux des cinq *sekku* (cf. N. 74) et des grandes fêtes du lieu (*o-matsuri*).

73ter. *Mi-agari* 身揚. Chômage d'une prostituée, que sa maison autorise, pourvu qu'elle prenne à sa charge les frais de la dépense. Ce cas se présentait quand, par exemple, elle allait retrouver son amant de coeur (*mabu*, cf. N. 78 L I, ch 4).

74. *Sekku* 節句. Nom donné à cinq fêtes populaires qui correspondaient respectivement aux: 7ème jour du premier mois; 3ème jour du 3ème mois; 5ème jour du 7ème mois et 9ème jour du 9ème mois. Elles portaient aussi les noms suivants:

1°, *Wakana no sekku*. C'était une fête générale, celle des premières herbes printanières;

2°, *Momo no sekku* (la fête des fleurs de pêcher). Célébrée en l'honneur des filles, par une exposition de poupées et un bouquet.

3°, *Shôbu no sekku* (la fête des iris). Consacrée aux garçons. Expositions de poupées (représentant des guerriers) ainsi que d'armes et d'équipements (casques, armures). On fait flotter, au haut d'un mât une bannière figurant la carpe qui remonte le courant, symbole de l'énergie masculine.

4°, La "tanabata". Fête, d'origine chinoise, qui célèbre la rencontre du bouvier et de la fileuse sur un pont jeté par les corbeaux à travers la voie lactée pendant la septième nuit du septième mois (cf. N. 24).

5°, *Kiku no sekku*. Fête des chrysanthèmes, importée également de Chine où elle est appelée *Chôyô* 重陽 (la fête du double *yô* (Yang) le nombre 9 correspondant au principe mâle). C'était une fête célébrée surtout au Palais Impérial où un banquet était offert au cours duquel on buvait du vin de chrysanthèmes

en composant des vers. C'est de cette dernière fête qu'il s'agit ici, dans le texte de Saikaku.

75. O-yakusoku 約束 (engagement). Les jours de repos (紋日 mombi) ou de fête, les courtisanes étaient souvent invitées, en témoignage d'amitié, par leurs clients attirés à venir passer la journée à une "ageya" (cf. note 71). Elles avaient ainsi des "engagements" à l'avance.

76. Chasen 茶筌. Espèce de pinceau (ayant la forme de notre blaireau pour la barbe) fait de fibres de bambou en guise de poils et servant à délayer le thé en poudre. Les cheveux dénoués et simplement noués en touffe au sommet de la tête rappelant la forme du "chasen" on donne par comparaison à la chevelure ainsi négligée le nom de "chasen-gami" (chevelure à la chasen).

77. Yarô 野郎. (Cf. note 55 in fine). Ce mot viendrait du dialecte de Satsuma. Désigne les éphèbes (wakashû) dont le sommet de la tête est rasé. Les yarô, acteurs pour la plupart, jouaient les rôles de femmes (onna-gata). Leurs allures efféminées les faisaient rechercher par les pédérastes.

78. Mabû 間夫. Ce mot peut se traduire par "amant de coeur". Il désigne l'homme aimé pour lui-même par la courtisane et qu'elle voit en secret.

79. Tayû 太夫. Courtisane de premier rang dans les anciens lupanars du Japon (le Shimbara à Kyôto, Shinmachi à Ôsaka et le Yoshiwara à Edo). En 1853 (date de la publication de l'ouvrage qui donne ce renseignement, le Shutei Manko 守貞漫稿), le tarif des tayû, pour une nuit et une journée, était au quartier de Shimabara 57 momme 6 fun d'argent (cf. n. 35).

80. Yone 媚. Terme général désignant toutes les classes de courtisanes.

81. Sensuji-zome 千筋染. Le tissu "sensuji-ori" (aux mille fils) porte, tous les deux fils, dans la chaîne, un fil de couleur différente, ce qui donne une étoffe rayée en long. L'étoffe teinte de façon à imiter ce tissu a dû s'appeler "sensuji-zome" (teinte aux mille fils).

82. Habutae 羽二重. Toile fine de soie, mince et lustrée, qui ressemble au taffetas. La France l'importe en grande quantité du Japon.

83. Mon 紋. Armoiries qui servent de signe distinctif aux familles. Avant la Restauration impériale de 1868, seules les familles nobles étaient autorisées à en faire usage sur les vêtements et objets personnels. Aujourd'hui, chaque japonais, quelle que soit sa classe, peut se choisir un mon que portent tous les membres d'une même famille (comme exemple cf. celui de la Note 9). On le marque sur les vêtements de cérémonie en cinq endroits: le dos, les deux côtés



de la poitrine et les deux manches derrière le bras.

84. *Haori* 羽織. Sorte de pardessus ne tombant qu'à la moitié des cuisses et noué sur le devant par deux cordons. Il est généralement orné de cinq *môn* (voir note précédente).

85. *Hachijô-tsumugi*. Sorte de pongé tissé avec des fils de soie cuite provenant de Hachijô-jima, île au Sud de la péninsule d'Izu qui se trouve au S-O de Tôkyô. Cette étoffe était rayée soit en long, soit en large.

86. *Hôsho* 奉書. Pour *Hôsho-gami*. Genre de papier épais et lisse, l'un des plus estimés, fabriqué avec de l'écorce de *kozô* (mûrier à papier) et de la farine de riz. Comme son nom l'indique, on l'employait pour écrire les documents adressés autrefois au souverain ou aux seigneurs ("hôsho" signifie 'lettre respectueusement présentée'). Aujourd'hui encore, il sert pour les requêtes et les lettres adressées aux supérieurs et pour envelopper les objets précieux ou les cadeaux.

87. *Nobe-gami* 延紙. Papier "Nobe". Son format était de 7 pouces de haut sur 9 pouces de large (21 cm/27 cm). Servait à la fois pour le mouchoir et pour écrire. C'était une variété du papier dit "Sugiwara-gami" qui provenait du village de Sugiwara dans la province de Harima (à l'Ouest de Ôsaka).

88. *Hiki-fune* 引舟 (litt. bateau remorqué) pour *Hiki-fune jorô* 引舟女郎 (litt. courtisane bateau remorqué). Désignait les compagnes de la *tayû* (courtisane de haut rang) comparée à un grand bateau qui traînait après lui les "remorquées" (bateaux remorqués). Elles en étaient les servantes. Non fardées, sourcils non rasés, elles nouaient la ceinture par devant mais ne vendaient pas l'amour.

89. *Taiko-jorô* 太鼓女郎 (litt. les courtisanes au tambour). Appelées dans les "ageya" (cf. Note 71) elles divertissaient les clients en jouant du *koto* (harpe horizontale), du "shamisen" ou du "kokyû" (sorte de violon).

90. *Kaga-bushi* 加賀節. Air (fushi) chanté sous les ères de Manji (1658-1660) et de Kanbun (1661-1672) par les acteurs notamment par Tamon Shôzaemon. Les paroles rentraient dans la catégorie des *ko-uta* (petites chansons). Le recueil intitulé "Matsu no ha" (Les feuilles de pin), les classe dans son 3ème volume dans la catégorie des "ha-uta" (chansons courtes).

91. *Massha* 末社. Ce mot, qui signifie "temple secondaire, désignait dans le langage des courtisanes, les *taiko-mochi* (bouffons) (cf. Note 57) par opposition aux clients. Ceux, vu leur importance, étaient en effet comparés par elles au "Honsha," 本社 'temple principal.

92. Nô 能. Nom donné par les japonais à leur drame lyrique qui comporte deux rôles, celui du "shite", acteur principal et celui du "waki" (litt. côté), acteur qui donne la réplique au shite. Ces deux rôles sont comparables à ceux du protagoniste et du deutéragoniste dans le théâtre grec.

92bis. Mekari (Le faucheur d'algues marines). Nô dont l'action se déroule au temple shintoïste de Hayatomo 早鞆, province de Buzen, sur le détroit de Amagasaki près de Moji (Kyûshû). Le dernier jour de l'année, à l'heure du tigre (entre 3 heures et 5 heures du matin), le prêtre du temple descend, par les degrés de pierre cachés sous l'eau, au fond de la mer que le dieu "Ryûjin" 龍神 rapproche pour la circonstance. Avec une faucille il coupe une botte d'algues marines qu'il dépose ensuite en offrande sur l'autel du dieu de la mer. Ce n'est que dans cette circonstance que la terre et la mer communiquent un moment. Cette cérémonie commémore la légende qui se trouve racontée dans le Kojiki de la visite au palais du dieu de la mer de Hohodemi no Mikoto, dieu de quatrième génération des dieux terrestres. Le dieu de la mer lui donna en mariage sa fille Toyotama Hime. Hohodemi, pris de nostalgie, revint sur la terre où l'y rejoignit ensuite la Princesse, pour y faire ses couches. Mais elle demanda à son mari de ne pas la regarder au moment de l'accouchement. Le dieu ayant, par sollicitude, manqué à sa parole, la Princesse honteuse et mécontente abandonna son enfant et, reprenant la forme d'un monstrueux crocodile, disparut dans les flots pour ne plus reparaitre. Depuis lors la terre et la mer ne communiquent plus. Dans le Nô de Mekari, le prêtre se dispose à faucher les algues lorsqu'il aperçoit des pêcheurs, un vieillard et une jeune fille, qui prétendent d'abord être venus présenter des offrandes mais avouent ensuite être une métamorphose du dieu dragon et d'un ange céleste. Ils disparaissent après avoir dansé. (cf. Anthologie Japonaise par M. Revon p. p. 68-69).

93. Takayasu 高安. Ecole de Waki-shi 脇師 c'est-à-dire d'acteurs de Nô spécialisés dans le rôle de waki (cf. N. 91). Fondée par Takayasu Ijûrô 伊十郎. Noter que dans le Nô de Mekari, cité plus haut, le rôle du waki occupe une place importante.

94. Ariwara no Motokata 在原の元方. Poète. Petit-fils du célèbre Ariwara Narihira. L'anthologie Kokin-waka-shû s'ouvre par un de ses "tanka" (poème de 31 syllabes). Vivait au début du Xème siècle.

95. Mono-shi 物師. Expression désignant une personne fine et avisée qui sait arranger toutes choses avec goût et simplicité.

96. Mogami-gawa 最上川. Rivière qui se jette dans la Mer du Japon près de Sakata et qui sépare les deux provinces d'Ugo et d'Uzen.

97. Kuken 九軒. Pour Kuken-chô. Nom d'un quartier du lupanar de

Shin-machi à Ôsaka. Se trouvait à l'Ouest du quartier de Shinbori-chô. Les "ageya" les plus riches et les plus luxueuses se trouvaient au N. de ce quartier borné au S. par un talus à base de pierre sur lequel étaient plantés des cerisiers.

98. H a g i 萩. La lespédèze. Arbuste qui donne en automne des fleurs violettes ou blanches particulièrement aimées du cerf. L'une des sept fleurs de l'automne (aki no nana-gusa). En peinture comme en poésie, le "hagi" évoque fréquemment l'image du cerf pour lequel ses fleurs sont dites "hana-zuma" (les épouses fleurs) c'est-à-dire, les fleurs préférées.